

Tseph D

LE SECRET DES ANNEAUX

ROMAN



« TOUS DROITS RÉSERVÉS »

Tseph D

LE SECRET DES ANNEAUX

7 Juillet 2016

## PORTRAIT

Tseph D

Bien que j'aie tenté plusieurs choses dans ma vie, écrire n'a jamais été une de mes ambitions. Pourtant, dès mon plus jeune âge, j'ai été attiré par les livres. J'aimais énormément l'école et j'avais un grand goût pour la lecture. À l'adolescence, je lisais tout ce qui me tombait sous la main. Je dirais même que je dévorais les livres comme 'un rat de bibliothèque.' Toutefois, ça ne m'a jamais effleuré l'esprit qu'un jour je me mettrais à écrire. 'La vie nous réserve bien des surprises.'

Un beau jour, quelqu'un m'a dit : 'Toi qui raconte si bien les histoires, tu devrais écrire.' Sur le coup, j'étais absolument stupéfait car cela me semblait improbable. Puis un soir, alors que mes pensées me ramenaient des années et des années en arrière, que les images de mon enfance me remontaient à la mémoire et que mon esprit bouillonnait de souvenirs, il y a eu un déclic. C'est à ce moment-là, que j'ai trouvé l'idée lumineuse. Ma mère dit souvent : 'Qui tente rien, n'a rien !' Alors, je me suis posé la question : Pourquoi ne pas tenter d'écrire ? Cette réflexion a marqué un tournant.

Cependant, il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre nettement ce que disait Jean Jacques Rousseau dans les Confessions : 'L'art d'écrire ne s'apprend pas tout d'un coup.' Aucun art d'ailleurs ! Pour moi, qui n'a pas la science infuse, c'était un défi de taille. Je dirais même une entreprise démesurée. Alors, il m'a fallu de la patience et de la persévérance. Dans les quelques mois qui ont suivi, mes espoirs naissaient et tombaient, mais je ne m'avouais pas vaincu pour autant. Bien que la tâche fût ardue, je ne m'économisais pas. Au contraire, je redoublais d'efforts et m'y attelais à cette tâche colossale avec persistance et persévérance car, bien évidemment, je me devais d'aller

jusqu'au bout.

Au commencement, je n'écrivais qu'à mes moments perdus ; mais, au fil du temps, j'ai fait une surprenante découverte. J'ai constaté que : plus j'écris plus j'ai envie d'écrire, et que plus j'écris, plus j'ai envie de lire car cela m'inspire. C'est pour ainsi dire, un cercle littéraire. Désormais, constamment poussée par ce besoin qui m'habite, je veille très tard la nuit pour lire ou pour écrire. On dirait que dans ces moments, je suis complètement transporté et plongé dans mon élément, car la pensée s'anime en moi et me grise totalement. Pour moi, c'est une révélation, la découverte d'une passion. C'est comme si je me retrouve enfin ! Vaut mieux tard que jamais !

## PRÉFACE

Le secret des anneaux est une histoire d'amour captivante et touchante. L'histoire a pour cadre le nord et le nord-est d'Haïti, au milieu des années quarante.

Avant de mourir, désirant laisser un souvenir spécial à ses descendants, afin de ne pas tomber dans l'oubli, Antoinette Coulombe fit graver ses anneaux qu'elle donna à Jules, son fils unique. Ce dernier devait offrir un des anneaux à sa future épouse, et son fils premier-né devait en faire autant afin de perpétuer le souvenir de cette femme.

Cependant, les choses vont se compliquer pour le pauvre Jules et les anneaux vont se retrouver noués à des secrets bien gardés.

En lisant l'histoire, vous aurez l'impression de remonter l'échelle du temps. Vous serez impressionné par ce roman des jours d'autrefois, particulièrement intéressant. Vous serez également frappé par le paysage de ce coin de pays d'une beauté à vous couper le souffle. Vous vivrez des moments passionnants en découvrant ces endroits plaisants et ces personnages charmants.

Alors, joignez-vous à eux tandis qu'ils parcourent le long chemin de la vie ; et, essayer en même temps de percer le secret des anneaux.

## LES LIEUX

Avant de rencontrer ces gens, de découvrir leur vie et de partager leur existence, laissez-moi, en tout premier lieu, vous parler un peu d'Haïti ce pays magnifique où tout s'est déroulé.

Haïti est une terre d'une grande variété, tant dans sa nature sauvage que dans ses aspects géographiques. Ses espaces et sa faune si belles et si riches sont fascinantes. Ses paysages enchanteurs aux caractéristiques variées ressemblent beaucoup plus à de l'imagination qu'à la réalité. Ses lacs et ses rivières et ses 1700 kilomètres de côte vierges sont fabuleux.

Le pays est baigné par le soleil durant presque toute l'année. Son climat tropical délicieux favorise la croissance d'une grande variété de fruits, longuement caressés par le soleil, si succulents qu'ils vous font couler l'eau à la bouche seulement en les regardant : mangues, ananas, bananes, oranges, corossols et grenadines, pour ne citer que ceux-là. À travers le pays pousse une grande variété d'épices et de tubercules, de ravissantes fleurs de toutes sortes aux couleurs éclatantes et au parfum exquis qui offrent un spectacle ravissant en tout temps, telles que : le flamboyant aux fleurs écarlates, l'allemande aux jolies fleurs jaunes, l'algine, l'arum, le balisier, le bougainvillée, la calandra, le canna, le frangipanier, et l'hibiscus. Sans oublier le mimosa, le nénuphar, le jasmin, l'orchidée, l'oiseau de paradis, la reine de Malaisie, la rose de porcelaine etc.

On peut admirer des oiseaux au plumage chatoyant, d'une beauté saisissante, tels que : le colibri au long bec et à la livrée éclatante, l'amazone au plumage étincelant, le paon à queue éblouissante, l'aigrette neigeuse d'un blanc lumineux de toute beauté, l'aigrette tricolore au long bec jaune et noir dont la tête, le dos et les ailes sont d'un gris bleu ardoise et le ventre et les flancs blanc. Quant à la perruche verte, elle est d'un vert éclatant avec un flanc orangé. Pour ce qui est du coulicou manioc, il est d'une belle teinte cannelle, avec un bec massif légèrement courbé vers le bas et un large masque noir sur

ses yeux qui lui donne un air cocasse. Vraiment, on ne se lasse pas d'admirer ces ravissants oiseaux !

Mentionnons aussi ces merveilleux papillons, aux ailes et aux couleurs éclatantes et aux dessins complexes qui accrochent le regard, tels que : la belle-dame, la flamme, le monarque, le nymphale cendré, le nymphale du pourpier, le nymphale de l'ortie, le nacré, le tréflé et le zébré. Mais vous vous lasseriez si je devais les nommer et les détailler tous, car ils sont pléthore.

Maintenant, si nous mettons le cap vers le nord où tout a commencé. Je suis tout à fait assurée que cette contrée septentrionale du pays ne manquera pas de vous séduire.

À 260 kilomètres de Port-au-Prince se trouve une vallée magnifique. La beauté de cette vallée est rehaussée par un ciel incroyablement bleu, des couchers de soleil à couper le souffle, des glorieuses clair de lune et des arcs-en ciel lumineux après les orages. Cette vallée est entourée de montagnes et de plaines fertiles dans sa partie Nord-ouest, et elle est bornée au sud par la vaste et riche Plaine du Nord ; celle-ci est bien irriguée par deux rivières qui ont leur embouchure dans la baie du Cap-Haitien. Le Cap-Haitien est d'une beauté époustouflante. Tout en s'avançant fièrement vers le nord, tel un séducteur, il courtise la brise et favorise la charmante mer des Caraïbes qui offre un spectacle perpétuellement changeant dont les eaux turquoise scintillent, comme de l'or au soleil et ses vagues déferlent inlassablement sur les plages bordées de cocotiers et de palmiers, aux fruits abondants, bercés par le vent.

Pour plusieurs, le charme de la région est à son paroxysme lorsqu'en se couchant le majestueux astre du jour enflamme le ciel et que ses couleurs papillotent l'ondoient des vagues de la mer. C'est vraiment un spectacle d'une grande envergure lorsque le soleil déploie fièrement son éclatant vêtement en déclinant lentement vers l'océan. À mesure qu'il descend progressivement vers son lieu, il projette noblement ses rayons éblouissants aux couleurs fantastiques qui se reflètent dans la mer. Et au moment de disparaître à l'horizon, il couronne ce fabuleux spectacle en répandant généreusement dans le firmament ses dernières lueurs aux couleurs harmonieusement nuancées et finement étalées. Vraiment époustouflant !



Pour certains, c'est à la chute du jour lorsque les brises tièdes de la mer caressent doucement la terre d'un air parfumé, charmant, grisant et délicieux. Au moment où tout est paisible, tranquille et silencieux, et que l'on peut savourer calmement le charme de cette nature qui se prépare à un repos bien mérité.

Pour d'autres, c'est à la tombée de la nuit lorsque le ciel revêt son habit de soirée d'un bleu foncé parsemé d'une infinité d'étoiles brillantes comme des diamants. Absolument envoûtant ! C'est un spectacle tellement merveilleux qu'il perdure dans les cœurs longtemps après.

C'est au creux de cette vallée magnifique, nichée au pied de montagnes majestueuses, que se trouve la ravissante ville de Cap-Haïtien. Elle fut fondée en 1670 et appelée alors Cap-François, Guárico sous les Espagnols, Cap-Français durant la Colonie et Cap-Henri sous le règne d'Henri Christophe. Cap-Haïtien fut longtemps considérée comme la capitale économique de la colonie et la ville la plus prospère et la plus importante de celle-ci. Au 18<sup>e</sup> siècle, elle était connue pour sa vie mondaine et culturelle. Durant cette période, elle était considérée comme la ville la plus florissante du nouveau monde et surnommé le 'Paris des Caraïbes'. Durant le 19<sup>e</sup> siècle et une bonne partie du 20<sup>e</sup> siècle, elle demeura la plus belle ville d'Haïti et la plus somptueuse des Antilles. Elle était alors un des ports les plus fréquentés des Amériques. Il n'est pas inutile de rappeler qu'à cette époque, elle était drapée dans le manteau vert de ses pelouses, parée de ses superbes monuments coloniaux et de ses édifices de pierres comme des diadèmes scintillant sur son sol. À cette même époque, ses belles demeures, ses vastes entrepôts et ses riches commerces faisaient d'elle le Paris de Saint-Domingue. Aujourd'hui encore, avec sa multitude de vues pittoresques, ses jolies maisons de style colonial, sa cathédrale imposante de style néo-classique au dôme cuivré et ses rues en quadrilles, Cap-Haïtien est une ville charmante et enchanteresse, fière de sa grandeur passée.

Sur cette partie septentrionale, à 70 kilomètres vers le nord-est, se trouve également la ville de Ouanaminthe située aux berges de la rivière Massacre. Elle est l'une des villes frontalières du pays. Le décor enchanteur de ses charmantes maisons décorées de boiseries et peintes de couleurs vives, accroche le regard. Sa cathédrale, l'une des plus grandes d'Haïti, fait partie des grands monuments de la ville. Et sous le kiosque de la magnifique Place-Notre-Dame, se trouve également le monument de Kita Nago qui symbolise l'unité.

Maintenant que vous vous êtes familiarisé avec les lieux, qu'en dites-vous si nous commençons par le commencement ?

### Les anneaux d'Antoinette

Alexandre Coulombe était originaire de Ouanaminthe. À l'âge de seize ans, il laissa sa campagne natale et parti à Port-au-Prince afin de faire ses études de droit. C'est là, qu'il fit la connaissance d'Antoinette la fille de Benoit Rivet.

Un mois avant les fêtes de fin d'année, Antoinette se rendit à Port-au-Prince pour à peine quelques jours afin de faire quelques achats indispensables. Elle faisait les boutiques sur la Grand-Rue lorsqu'elle et Alexandre se rencontrèrent dans un magasin. Sa vue le charma. Après quelques minutes d'admiration passionnée, pendant lesquelles ses yeux ne l'avaient pas quitté, il décida de lui adresser la parole. Son cœur battait la chamade à mesure qu'il s'approchait d'elle. Il se présenta avec un sourire gracieux, elle lui répondit en souriant d'un air radieux. Ils eurent une brève conversation sur l'achalandage des magasins à cette époque de l'année. Comme ils continuaient leur magasinage, ils se rencontrèrent de nouveau dans un autre magasin. Deux jours plus tard, ils se rencontrèrent à deux reprises de manière inattendue. À la suite d'une intéressante conversation, ils échangèrent leurs coordonnées et se promirent de s'écrire.

Les mois s'écoulant tranquillement, au fur et à mesure qu'ils s'écrivaient des liens étroits se tissaient lentement entre eux, et presque imperceptiblement ils tombèrent éperdument amoureux. Au fil du temps, se rendant compte de la profondeur de leur sentiment, ils se promirent l'un à l'autre.

Les années passant, après avoir obtenu sa maîtrise en droit Alexandre rentra au Cap-Haitien pour visiter sa belle. Ils passèrent ensemble une semaine très agréable. Mais lorsque fut venu le temps pour le jeune homme de rentrer chez lui, à Ouanaminthe, Antoinette qui ne voyait pas cette séparation d'un

bon œil chercha un moyen de garder son amoureux auprès d'elle. Pendant plusieurs jours, elle ruminait la chose et se mit à combiner un plan. Une fois son projet conçu, elle se mit en devoir de l'exécuter sans attendre. Lorsque l'heure du coucher arriva, elle se rendit dans la chambre de son père afin de lui parler. Elle le trouva assis devant son bureau écrivant une lettre à son comptable. Dès que monsieur Rivet vit entrer sa fille, il avait deviné ses intentions. Il la regarda et répondit avec son calme habituel et dit :

— Entre ma chérie.

— J'espère que je ne vous dérange pas papa ?

— Non ! J'écrivais à monsieur Sauge, je viens de terminer la lettre. Eh bien ! Qu'y a-t-il ?

— J'aimerais vous parler d'Alexandre.

— Eh bien ! Je t'écoute.

Antoinette tira une chaise et s'assit en face de son père et dit avec son ton le plus câlin :

— Comment le trouvez-vous ?

— Je le trouve très sympathique.

— Il est charmant n'est-ce pas papa ?

— Il est très plaisant et sa conduite est digne d'éloges.

— Je dirais qu'il est un vrai trésor ! Et comme ce n'est pas tous les jours que l'on trouve un tel trésor qui mérite d'être gardé...

— Alors, tu aimerais le garder n'est-ce pas ?

— Si tel est votre désir papa !

— Je vois dans tes yeux une joie merveilleuse ma chérie ! Tu l'aimes beaucoup ce jeune homme n'est-ce pas ?

— Ah ! Oui, je l'aime et je l'aimerai jusqu'à la fin de ma vie !

— Alors, ton amour pour lui est un sûr garant ma fille. J'aimerais bien l'avoir à la firme car il m'a l'air d'être un jeune homme brillant.

— Effectivement, il est très brillant et il a un ardent désir de réussir.

— Mais, je me disais qu'il a peut-être d'autres projets en tête.

— Peut-être bien ! Pour le savoir, il faudra lui en parler.

— Tu as parfaitement raison. Et s'il refusait mon offre ?

— Faites-lui une offre qu'il ne pourra refuser.

— Très bien, je lui en parlerai dès demain matin, tu peux compter sur moi mon enfant.

— Merci, mon petit papa !

— Faites de beau rêves ma chérie !

— Vous aussi, papa ! Vous aussi !

C'est ainsi que sous les instances de sa fille, dès le lendemain après le petit déjeuner, monsieur Rivet offrit à Alexandre un poste avec un salaire très intéressant. La proposition étant alléchante, le jeune homme accepta avec grand plaisir. Et comme convenu, il rentra chez lui afin de visiter les siens avant d'occuper son nouveau poste.

Alexandre ne regretta pas sa décision car il trouva rapidement sa place dans ce milieu qui le passionnait. Monsieur Rivet également ne regretta pas sa décision. Par son extraordinaire perspicacité ce dernier avait deviné les capacités de son nouvel employé. Et il ne s'était pas trompé, car pas longtemps après les qualités supérieures du jeune homme ne manquèrent pas de briller sous ses yeux.

Effectivement, Alexandre était un jeune homme plein de mérite. Il était à la fois travailleur, habile administrateur et bon gestionnaire. Il avait également un solide sens de l'économie. Il s'acquittait de ses responsabilités avec un

sérieux parfait et une habileté sans égale. Jamais la firme de monsieur Rivet n'avait été plus florissante.

Alexandre avait tant fait preuve d'intelligence et de perspicacité dans ses plaidoiries, et il avait gagné tellement de procès qu'il conquit l'estime de ses confrères. Il fit d'autant plus d'impression sur ceux-ci par son attitude, son zèle et sa détermination à vouloir réussir. Des années plus tard, il était devenu un as du barreau.

Au fil du temps, monsieur Rivet et Alexandre étaient devenus de très bons amis. En vieillissant, sentant le besoin d'avoir quelqu'un sur qui s'appuyer et se confier, le regardant déjà comme son futur beau-fils, monsieur Rivet proposa à Alexandre de le seconder dans sa firme et lui accorda la main d'Antoinette, sa fille unique laquelle devait hériter de tout après lui. Ce fut pour Alexandre une consécration.

Malheureusement, le vieux monsieur Rivet ne vécut pas assez longtemps pour voir ce mariage. Un dimanche après-midi, juché sur un escabeau, alors qu'il essayait d'attraper un livre sur une étagère de sa bibliothèque, une crise cardiaque le jeta à terre avec violence. Il mourut subitement, laissant les deux jeunes gens dans un indicible chagrin.

Quelques temps après la mort de son patron, Alexandre épousa Antoinette la seule héritière de la fortune des Rivet. Plusieurs années après leur mariage, elle devint enceinte et mit au monde un fils qui fut nommé Jules. Des années plus tard, voulant suivre la même voie qu'avait suivi son père une vingtaine d'année auparavant, Jules pris la décision de faire des études de droit. Aussitôt après l'obtention de son (C.A.P.A.), il décida de suivre le même parcours que son père en secondant celui-ci dans les activités de la firme.

Alexandre et Antoinette formaient un couple charmant et exemplaire. Ils étaient entièrement dévoués l'un à l'autre et avaient l'un pour l'autre le plus tendre attachement. On n'aurait pas pu trouver un ménage plus uni. Ils étaient inséparables. Ils faisaient tout ensemble et allaient partout ensemble. Ils faisaient de longues promenades sur le bord de la mer, allaient aux offices, au théâtre, au concert, à la plage etc.

D'année en année, ils passaient leurs vacances d'été à Ouanaminthe. Mais depuis plusieurs années, ils trouvèrent plus sage d'y renoncer ; car à la suite d'une bronchite, Antoinette avait contacté une maladie de poitrine qui

l'indisposait. Selon l'avis du médecin traitant, il lui était impossible de faire de long trajet qui joint à l'état dans lequel elle se trouvait pouvait avoir des complications pour sa santé. Il jugea donc plus prudent de les avertir des risques auxquels pouvait l'exposer un tel déplacement et leur déconseilla d'entreprendre de grands voyages.

Tout a commencé lorsque Antoinette a ressenti des douleurs à la poitrine accompagné d'une toux et d'un malaise général. Au début, elle pensait que c'était qu'une maladie légère causée par la fatigue. Mais au fil du temps, sa santé demeura considérablement affaiblie. Tous les remèdes fait maison ont été essayés : les cataplasmes, les potions, les lavements, les purges, les saignés et même les sangsues, mais rien n'y faisait ; elle perdait son appétit et perdait du poids. Voyant cela, elle est allée de médecin en médecin. Ces derniers l'examinèrent et tentèrent plusieurs traitements ; mais malheureusement, ils ne parvinrent pas à la débarrasser complètement de son mal. Par la suite, elle séjourna plusieurs fois à l'hôpital ; mais ils étaient dans l'incapacité de la guérir.

Alors, se rendant compte de l'évidence, elle refoula sa douleur dans son cœur. Bien qu'il ne fût pas facile pour elle durant cette période douloureuse de sa vie, cependant avec dignité et courage elle était disposée à endurer ses souffrances sans se plaindre pour ne pas inquiéter les siens outre mesure et pour ne pas assombrir leur existence. Ainsi, elle vivait une journée à la fois en employant son temps du mieux qu'elle pouvait afin de profiter du moment présent avec ceux qu'elle aime.

Alexandre aimait énormément sa femme et prenait soin d'elle avec une tendresse infinie. Dès le début de sa maladie, il redoubla d'attention et de prévenance. Il cherchait toutes les occasions et tous les moyens possible et imaginable pour faire plaisir à sa chère épouse. Il lui apportait des fleurs, des friandises, des livres etc. Il allait souvent avec elle prendre des bains de mer parce que leurs vertus thérapeutiques procuraient à sa chère femme un bienfait extraordinaire.

Jules apportait également un soutien plein d'amour à sa mère et faisait tout pour l'encourager. Ses voisins et ses amis la visitaient de temps en temps ; et parfois, ils lui apportaient même un petit cadeau. Antoinette appréciait énormément ces témoignages d'affection qui la touchaient profondément et ces marques d'attention qui la revigoraient extrêmement.

Elle avait également une amie fidèle et dévouée qui était constamment à ses côtés. C'était Fifi sa chatte ! Fifi était la compagne d'Antoinette depuis au moins dix ans. Elle était comme un enfant gâté. Antoinette l'avait toujours traité comme une princesse. Il faut dire qu'elle méritait bien ce traitement royal car elle était tout simplement adorable, docile, douce et affectueuse. Elle avait un air tendre dans les yeux qui faisait fondre les cœurs. C'était une chatte très élégante et très jolie avec de longs poils blancs et noirs et de très grands yeux verts. Elle était une chatte joyeuse et enjouée. Elle aimait tellement les cajoleries que bien souvent elle se tournait sur le dos pour se faire frotter le ventre. Fifi était un drôle de chat. Lorsqu'elle se voyait dans un miroir, elle pensait que c'était une autre chatte. Elle manifestait son mécontentement en donnant des coups de griffes à sa réflexion comme si elle voulait dire : Ici, c'est mon territoire !

Dès le début de la maladie d'Antoinette, Fifi la maternait et ne la quittait d'un instant. Pendant des heures, elle restait immobile près d'elle et jetait de temps en temps les yeux comme pour la surveiller. Lorsque sa maîtresse dormait, elle se déplaçait silencieusement comme quelqu'un qui marche sur la pointe des pieds ; on aurait dit qu'elle avait peur de la réveiller. Chaque soir, elle s'étendait en rond sur le pied du lit comme si elle se tenait sur le qui-vive ! À chaque fois que Antoinette était indisposée, pour donner l'alerte, Fifi courait dans toutes les directions, épouvantée telle une bête fauve, comme si elle eut compris que sa maitresse était en détresse.

Chaque matin lorsque Marthe apporte le déjeuner d'Antoinette, elle ouvre les persiennes pour laisser entrer l'air frais. Dans le but d'égayer la journée de la malade, elle ouvre toutes grandes les rideaux afin de faire pénétrer les doux rayons du soleil qui font immédiatement irruption par la fenêtre et traversent toute la chambre.

À c'est instant, Antoinette se lève et va au cabinet pour faire sa toilette. Elle s'assoit ensuite devant sa coiffeuse pour que Marthe puisse la coiffer. Après quoi, elle déjeune tranquillement avec Fifi. Puis, elle prend un livre sur la table de chevet, va jusqu'à sa chaise berceuse, plie ses genoux afin d'asseoir son corps raide et malade et fait un peu de lecture. Immédiatement, Fifi saute sur le dossier de la chaise et se perche sur son épaule, fourrant son nez dans le livre comme si elle lit aussi. Bien souvent, Antoinette est tellement absorbée par sa lecture qu'elle oublie complètement la présence de l'animal. Voyant que sa maîtresse ne fait pas attention à elle, Fifi se met à ronronner afin de signaler sa présence. Alors Antoinette pose son livre, la prend dans

ses bras pour la caresser en lui chantant la chanson des ‘Trois petits chats’.

Pendant que sa maitresse fait sa lecture, Marthe en profite pour refaire le lit et nettoyer la chambre. En un clin d’œil, elle change les draps et les taies d’oreiller, tire les plis des rideaux, pouffe les oreillers du canapé et secoue les moustiquaires et essuie les meubles etc.

La chambre d’Antoinette était très belle et joliment décorée. Il y avait un grand lit à baldaquin supporté par quatre colonnes recouvertes d’une moustiquaire blanche. Au pied du lit, se trouvait un petit meuble rectangulaire en bois d’acajou. Et de chaque côté du lit, il y avait une table de chevet revêtue de napperon brodé de couleur blanche sur lequel était disposé une lampe. Sur une des tables de chevet, il y avait une petite clochette pour appeler en cas de besoin et des livres joliment reliés que chérissait Antoinette car elle était une passionnée de lecture. Sur la coiffeuse, il y avait : une brosse à tête, un petit miroir, un poudrier et son plumeau, une petite bouteille de parfum ornée de motif de fleurs de couleurs vives et une petite commode à nombreux tiroirs où Antoinette rangeait ses bijoux. Adossé au mur latéral gauche, une grande penderie à glace dans lequel tout était minutieusement rangé dans l’ordre le plus parfait. Adossé au mur latéral droit, un grand meuble rectangulaire à deux rangées de tiroirs superposés, revêtue d’un napperon brodé, en plein milieu duquel se trouvait un vase rempli de magnifiques fleurs du jardin qui ajoutait à la chambre une note de couleur et de gaieté. De chaque côté du vase, il y avait des photos et de jolis bibelots en porcelaine. Sur ce même mur, s’ouvrait une grande fenêtre enjolivée de rideaux de dentelle. Dans le coin gauche, il y avait une commode au-dessus de laquelle se trouvaient les flacons de médicaments d’Antoinette. Sur le mur dans lequel s’ouvre la fenêtre, il y avaient de magnifiques peintures champêtres. Proche de la fenêtre, il y avait une table ronde entourée de quatre chaises. La table était revêtue d’une nappe brodée de couleur blanche et en son centre un fruitier rempli des fruits préférés d’Antoinette. De l’autre côté de la chambre, placé contre le mur du fond, se trouvait un divan garni de coussins. Dans le coin gauche du divan, se trouvait un parparavent décoré de jolis motifs très colorés. Et de l’autre côté, il y avait un fauteuil de bureau et un bureau où se trouvait des papiers importants et au-dessus duquel il y avait : un encrier, une petite bouteille d’encre, un buvard, des plumes et du papier à lettre. Tel était le mobilier de la chambre d’Antoinette.

Maintenant, si on allait faire un petit tour à Ouanaminthe ? Une bonne partie



des terres de la région appartient à la famille Florin. Ces derniers sont également propriétaires du moulin de la ville. Plusieurs fois par année, Berthier fait le voyage jusqu'au Cap-Haitien pour vendre ses produits aux commerçants et rapporter chez lui diverses denrées et les outils utiles et nécessaires dont il a besoin pour la bonne marche de son moulin. Il en profite également pour ramener à sa chère Bérénice et à sa fille Julie une foule d'objets diverses : des articles de toilette, de couture, des livres et toutes sortes de gâteries.

Habituellement, durant son séjour, il demeure chez les Coulombe qui sont toujours très heureux de le recevoir car Alexandre et lui sont des amis de longue date. Mais cette fois-ci, il sera accompagné de sa fille Julie. Celle-ci accompagnera son père afin de faire les boutiques et pour revoir Jules. Ils sont amoureux depuis quelques années déjà et celui-ci caresse l'espoir de l'épouser bientôt. Mais depuis la maladie débilite d'Antoinette, ils ne se voient plus comme auparavant.

Apprenant que Berthier devait rentrer au Cap-Haitien pour affaire, comme il en avait l'habitude, et sachant qu'il n'aura pas l'occasion d'aller à Ouanaminthe de sitôt Jules avait écrit une lettre à Julie l'invitant de venir faire un tour afin de se voir. En lisant entre les lignes, elle se doutait qu'il profiterait sûrement de l'occasion pour faire sa demande en mariage. Effectivement, elle ne s'était pas trompée car il souhaitait vivement l'épouser. Le fait de savoir qu'il allait la revoir, dans un mois, ravivait en lui ce désir. Jules éprouvait une joie vive en pensant que très bientôt, il verrait sa chère Julie. Il revoyait son sourire câlin et ses beaux grands yeux noirs et veloutés. Il se souvenait de la conversation qu'ils ont eu la dernière fois qu'ils se sont vu, et revivait en détails tous les bons moments qu'ils ont passé ensemble. Il aurait aimé que ce bonheur ne lui fût jamais enlevé.

Quant à Julie, elle vivait dans l'effervescence de la rencontre. Transportée par la pensée et absorbée dans la joie du voyage qu'elle allait entreprendre, elle se retrouvait déjà auprès de son amoureux et entendait le doux son de sa voix qui la remplissait de ravissement. Elle se voyait déjà avec lui à ces pique-niques à la plage et nager côte-à-côte dans l'océan. Elle cherchait par l'imagination à savourer avec lui les longues promenades au bord de la mer marchant dans le sable fin et admirant les vagues qui viennent lécher la plage. Tout en rêvant à lui, elle jouissait dans la contemplation ces sublimes couchers de soleil dans l'immensité de l'horizon. C'est ainsi que tout étant totalement éloigné, ces deux amoureux étaient pourtant ensemble.

Les jours s'écoulaient lentement et parfois tristement pour Antoinette. Résignée, elle endurait tant bien que mal la détérioration de sa santé. Néanmoins, elle avait des périodes fluctuantes. Parfois, elle était pénétrée d'un sentiment d'inutilité et le désespoir semblait la submerger. Dans ces moments, Alexandre ne quittait pas son chevet ; il lui racontait des anecdotes palpitantes qui la distrayaient. Cependant, à certains moments, ils causèrent sans parler en se regardant avec une indicible tendresse et en se pressant les mains avec épanchement. Mais lorsqu'elle se sentait assez forte pour faire une courte promenade, dès que la chaleur du jour s'adoucissait, Alexandre l'accompagnait avec une joie visible. On les voyait bras dessus, bras dessous faisant un brin de causerie tout en se promenant doucement dans la cour. Après quoi, ils s'asseyaient sous la tonnelle et jouaient aux cartes jusqu'au coucher du soleil.

Le temps passant, les capacités physiques d'Antoinette se déclinaient peu à peu. Confinée dans sa chambre, elle se sentait emprisonnée. Alors, tous les jours, elle prononçait de longues prières car elle trouvait un grand réconfort dans la communion avec Dieu.

Mais, hélas ! L'état de santé de la malheureuse empirait tous les jours. Une fois alitée, sa condition s'est considérablement détériorée. De temps en temps, une toux sèche secouait sa poitrine et elle crachait comme un arc-en-ciel. Elle perdit l'appétit et le sommeil et ses yeux se creusèrent. Quand elle se levait, elle tremblait de faiblesse. Sa démarche devint languissante car ses jambes molles et faibles, engourdis par l'éléphantiasis, enflées comme des poteaux de cathédrale, vacillaient et fléchissaient sous elle ; tantôt elle se traînait à peine.

En la voyant plus faible et plus blême, chaque jour qui passait, Alexandre ne quittait presque pas le chevet de sa femme. Et lorsqu'il se retrouvait seul, se sentant impuissant face à la situation, il pleurait affreusement.

Se rendant compte que son état s'affaiblissait de jour en jour et que la mort lui faisait déjà signe, pour éviter qu'elle s'éteigne dans l'oubli, Antoinette décida de laisser à son fils un souvenir spécial destiné à la commémorer. Elle profita de l'occasion pour faire ses dernières recommandations en vue de son enterrement. Regardant son mari qui était assis silencieusement au chevet de son lit avec des yeux attendris et humectés, elle lui dit :

— Très cher Alexandre, tu es un compagnon fidèle et dévoué. Pendant ces longs jours, tu as toujours été là à mes côtés en m'aidant à prendre soin du peu de vie qui me reste. Tu es pour moi une précieuse source d'encouragement. C'est grâce à ton soutien si je suis parvenue à vivre un peu plus longtemps. Néanmoins, je sens que la mort me guette de plus en plus. Avant de quitter cette terre, j'aimerais laisser un souvenir spécial pour éviter que je m'éteigne dans l'oubli. J'aimerais que tu apportes mes anneaux à l'orfèvre pour y faire graver l'inscription que voici : 'Avec amour ! A. C'. Lorsque Jules se fiancera à Julie, il lui offrira un des anneaux et gardera l'autre pour son fils premier-né qui l'offrira à son tour à sa future épouse. Ainsi, mon souvenir se transmettra de génération en génération.

Au même moment, Fifi sauta sur le lit et caressa Antoinette en ronronnant avec un air tendre dans ses yeux. Celle-ci la caressa à son tour et dit :

— Toi aussi Fifi, tu es une compagne fidèle et dévouée toujours là au chevet de mon lit. Quand tu me regardes ainsi, avec cet air tendre dans tes yeux, j'ai l'impression que tu ressentes ma détresse, mes angoisses, mes peines et mes douleurs. Tous les deux, vous aviez rendu ma solitude un peu plus supportable.

En entendant ces paroles, Fifi se mit à miauler comme si elle comprenait la désolation de sa maîtresse. Se sentant gagné par les larmes malgré lui, Alexandre fit un effort surhumain pour déguiser ce sentiment pénible que les paroles de sa femme faisaient naître dans son cœur. Pour la rassurer, il lui dit tout bas d'un ton caressant en l'embrassant :

— Ne t'abandonne pas au découragement très chère. Le désespoir fait mourir mais l'espoir fait vivre ! Vois, Marthe t'a apporté cette bonne soupe au giraumont tu l'as mangé à peine. Tu dois te forcer afin de reprendre des forces ma chérie. Et dès que tu seras en état de marcher, nous irons faire une promenade dans la cour ; cela te fera le plus grand bien.

Puis, Alexandre ajusta les oreillers dans le dos de sa femme et s'assit à ses côtés, le dos appuyé au chevet du lit, et lui fit la lecture. Quelque temps plus tard, les craintes d'Antoinette s'étaient confirmées. Son état s'était aggravé d'un coup, et à un tel point qu'elle était entre la vie et la mort.

Voyant qu'elle n'avait plus que quelques instants à vivre, Antoinette demanda de faire venir le prêtre afin de se préparer pour le grand voyage.

Pas longtemps après, ce dernier arriva accompagné d'un enfant de chœur tenant un crucifix à la main. On les introduisit dans la chambre de la mourante et il lui administra les derniers sacrements. Après avoir reçu l'extrême onction, Antoinette demanda à son fils et à son mari de s'approcher d'elle. On voyait qu'elle faisait un effort suprême pour s'exprimer. Le regard obscurci et la voix affaiblit par l'agonie, elle posa sa main tremblante sur la tête de son fils qui s'était agenouillé immobile devant son lit et elle dit :

— Je me sens très faible et je sais que ma fin approche. C'est pourquoi j'aimerais te dire que tu as été pour moi un puit de consolation. Ton affection et ta bienveillance m'ont consolé et apaisé. Ton père et toi m'aviez assisté autant que vous le pouviez dans ses derniers moments de ma vie. Que Dieu vous bénisse, qu'il vous protège et vous garde sous le couvert de son amour ! Adieu, mon cher enfant ! Adieu, mon très cher mari !

Ces paroles arrachèrent des larmes des yeux de ceux qui se trouvaient dans la chambre de la mourante. Après ces mots, sa respiration était devenue très difficile. Et quelques instants plus tard, c'était fini. C'est ainsi que Antoinette passa de vie à trépas, après qu'elle s'est battue courageusement contre cette maladie débilitante. Désespéré, Alexandre posa sa main sur les yeux de sa chère femme et ils éclatèrent tous en sanglots. Quel moment pénible ! Ils étaient bouleversés et accablés de douleur. Assis immobile devant le lit mortuaire, Alexandre se sentit impuissant face à cette perte douloureuse. La mort de sa chère femme l'avait frappé comme un coup de foudre. Ensuite, le prêtre prit l'huile sainte et oignit la dépouille. Puis, ils se mirent tous à genoux et récitèrent la prière des défunts.

En même temps que cela se passait au Cap-Haitien, à Ouanaminthe Berthier et Julie se préparaient pour leur voyage. Ce matin-là, en se réveillant, Julie avait un mauvais pressentiment ; il lui semblait qu'un malheur était sur le point de se produire. Toutefois, en quittant Ouanaminthe elle ne pensait pas que leur départ allait coïncider avec la mort d'Antoinette. Pourtant, à leur arrivée celle-ci venait de mourir depuis quelques heures seulement.

Lorsque Berthier et Julie arrivèrent chez les Coulombe, la domestique qui vint ouvrir la porte était pâle comme une morte et tremblait comme une feuille car elle était encore agitée par l'émotion. Son état en disait long. En la voyant, un sentiment douloureux jaillit du cœur de Julie et un frisson passa dans toutes ses veines. Elle s'est dit en elle-même : Ainsi, mes

pressentiments ne m'avaient pas trompé.

— Mais qu'avez-vous donc ? demanda Berthier à la domestique. Vous tremblez comme une feuille au vent. Avez-vous la fièvre ?

— Non, ce n'est rien de tout cela monsieur Florin. C'est ma maitresse ! Elle vient de passer de vie à trépas monsieur !

Ils furent saisis de surprise et de douleur. Ils suivirent la domestique jusqu'au salon avec une angoisse visible. Quelques instants plus tard, Jules entra dans le salon suivi de son père. Ils venaient saluer leurs invités et leur souhaiter la bienvenue dans leur demeure. Les deux hommes avaient le visage défait par la douleur. Sans prononcer une parole, Julie ouvrit amplement les bras et se jeta en sanglotant dans les bras de Jules et celui-ci la pressa sur son cœur avec les larmes aux yeux. Il était profondément touché par ce témoignage de profonde sympathie.

— Ah ! Ma chère Julie, je suis bien malheureux ! Ta présence sera pour moi une grande consolation.

En voyant l'expression de puissante douleur sur le visage de son ami, deux larmes jaillirent des paupières de Berthier. Il prit, à son tour, Alexandre dans ses bras en disant :

— Je ne peux pas te dire combien je suis désolé mon ami !

— Ton arrivé tombe à point mon cher ami. Ta présence, en ce moment, est pour moi d'un grand réconfort. Oh ! Ma pauvre Antoinette disparue pour toujours ! Cette chère Antoinette ! Elle nous a témoigné son amour jusqu'aux derniers moments. Je l'aimais énormément, ma vie sera bien peu de chose sans elle.

Berthier et Julie décidèrent de différer leur magasinage et leur voyage de retour afin de soutenir leurs amis et de les réconforter par des paroles apaisantes et cicatrisantes. Ils voulaient non seulement partager leur tristesse, mais aussi leur prêter main forte et être présent également pour les obsèques. Très reconnaissant de cette décision, Alexandre dit à Berthier :

— J'apprécie énormément ton geste mon ami, tu es pour moi un appui et un secours. J'ai vraiment besoin de ton aide et ton soutien en ce moment.

— Il est tout naturel que je sois à tes cotés en cet instant de tribulations mon cher. Les vrais amis se soutiennent dans les bons comme dans les mauvais moments.

Le soir venu c'était la veillée funéraire. La maison était empêtrée par les parents, les amis et les voisins qui venaient reconforter les Coulombe afin de les aider à surmonter leur chagrin. La maisonnée était bouleversée. Certains priaient intensément en chantant des thrènes émouvants, d'autres pleuraient et se lamentaient. L'ambiance morbide et contagieuse gagna peu à peu tous ceux qui étaient présent.

Deux jours plus tard, c'était les obsèques. Accompagné de la famille, des amis et de quelques voisins, Alexandre et Jules se réunirent à la cathédrale Notre Dame de L'assomption et rendirent à cette chère Antoinette les derniers devoirs. Durant la cérémonie, l'atmosphère créé par les chants mortuaires et la senteur languissante de l'encens rendait plus triste encore la famille éplorée. Le chagrin et la consternation se peignaient sur tous les visages.

Après le service mortuaire, le convoi funèbre prit le chemin du cimetière en empruntant la rue Espagnole. L'impressionnante procession traversa lentement la ville presque dans toute sa largeur. Les gens triste et silencieux qui se massaient sur les trottoirs et sur leur balcon restèrent figés suivant longtemps du regard l'émouvant et l'attristant cortège.

Après que le corps fut enterré, ils firent tous un dernier adieu mélancolique à Antoinette. Bien des larmes coulèrent de part et d'autre car ils étaient tous anéantis et déchirés par la perte de cet être qui leur était si chère.

Durant les jours qui suivirent l'enterrement, leur tristesse était manifeste car ils étaient encore très affligés. Tous les visages étaient affectés, tous les yeux étaient rouges. Fifi ne faisait pas exception ! Après la mort d'Antoinette, elle ne mangeait presque plus et elle miaulait désespérément à la longueur de journée. Un jour, elle s'est pour ainsi dire évanouie dans la nature comme par enchantement. Il semble que la pauvre bête se soit cachée pour mourir. Elle était tellement attachée à sa maîtresse qu'elle n'a pas pu supporter sa disparition.

## Les fiançailles

Après les pleurs et les gémissements, peu à peu, la vie reprit son cours normal. Si on peut dire ! Car la mort d'un être cher inflige une blessure profonde qui engendre des souffrances indicibles. Bien que la consolation et les témoignages d'amour de notre entourage apaisent notre douleur et que le temps finisse par faire son œuvre en amoindrissant la blessure, néanmoins, il subsiste une plaie qui ne se referme jamais. Oui, c'est une guérison qui n'est jamais complète !

Par la suite, Berthier et Julie se préparèrent pour retourner à Ouanaminthe. Ils firent leurs malles et le jour du départ fut fixé à trois jours. Ce fut donc avec une grande tristesse que Jules apprit leur départ bien qu'il s'en doutait. Sachant qu'ils allaient partir dans seulement trois jours, toute la journée durant, ses pensées furent suspendues à elle. Il passa également une partie de la nuit à penser à ses projets d'avenir. Enfin, il prit la décision de lui faire part de ses intentions. C'est ce qu'il fit d'ailleurs.

Le lendemain, sans perdre un instant, il invita Julie à le retrouver au jardin afin de lui exprimer nettement son désir de l'épouser. Tandis qu'il attendait, patiemment assis sous la tonnelle, il profitait de l'instant pour savourer la beauté des lieux. Les nuages glissaient lentement sur un ciel immaculé. Les oiseaux charmaient la nature en chantant gaiement. Les arbres balançaient joyeusement leurs feuilles qui cabriolaient dans le vent. La lumière éclatante et radieuse du soleil égayait le paysage en ajoutant une touche irisée aux magnifiques couleurs des fleurs parfumées qui secouées par la brise jetaient de plaisantes effluves dans l'air. On aurait dit une explosion de couleurs et de parfums.

Soudainement, Jules vit sa belle descendre l'escalier ; elle avait la mine fraîche et souriante. À cette vue, son visage s'épanouit. Il se leva, traversa la cour, et alla la rejoindre. Il l'a pris par la main et l'amena sous la tonnelle où il était assis quelques instants auparavant. Tandis qu'il admirait, avec un transport d'amour impossible à décrire, ses yeux brillants comme des diamants, il lui dit :

— Ton père m'a dit que vous partirez dans deux jours.

— Oui, il nous reste que deux jours à passer ensemble mon amour.

— Ainsi donc, le temps qu'il nous reste est compté.

Il prit ses deux mains entre les siennes, sourit timidement et dit :

— Ma très chère Julie, j'ai quelque chose à te demander...

Le ton de sa voix et l'éclair de ses yeux ne laissaient planer aucun doute dans l'esprit de Julie. Elle sentait qu'il allait faire sa demande en mariage. Après un assez long silence, palpitante d'émotion, elle leva ses beaux yeux étincelants sur son amoureux et dit en souriant :

— Parle, mon amour, je t'écoute !

Il serra plus fortement ses mains dans les siennes, regarda dans ses yeux avec un regard tendre et dit :

— Ma très chère Julie, veux-tu m'épouser ?



Frissonnante de joie, une radieuse expression de contentement se peignit soudainement sur son visage. Elle le regarda avec extase et répondit :

— Mon bien-aimé, j'accepte de tout mon cœur de t'épouser car je n'ai connu de bonheur si grand que lorsque nous sommes ensemble !

Cette réponse ne lui a pas déplu le moins du monde parce que c'est bien celle qu'il attendait. Une expression de joie couvrit sa face et il dit :

— Tu fais de moi le plus heureux des hommes, car être aimé de toi c'est la chose la plus merveilleuse qui soit. Il continua en disant :

— Je veux t'offrir cet anneau qui appartenait à ma mère. Je veux également t'offrir mon cœur ; bien qu'il soit déjà à toi, car depuis le premier jour ton regard m'a mis en captivité et je le serai jusqu'à la fin de mes jours.

En entendant cette magnifique déclaration d'amour, Julie avait l'impression que son cœur s'était arrêté de battre. Après avoir passé l'anneau de sa défunte mère au doigt de sa future femme, Jules ajouta :

— La maladie de ma mère était la raison pour laquelle j'avais retardé ma demande en mariage. Mais maintenant qu'elle n'est plus, dit-il très ému, il n'y a plus de raison d'attendre plus longtemps. Donc, si tu me le permets, j'aimerais faire la demande à ton père avant votre départ.

— Comme il te plaira très cher !

— Alors, je lui en parlerai dès demain ; et trois semaines plus tard je vous rejoindrai à Ouanaminthe afin que nous puissions choisir une date et discuter ensemble des préparatifs en vue du mariage. Je dois d'abord m'occuper d'une affaire importante concernant un héritage. C'est un procès qui devait être terminé depuis longtemps déjà ; mais, jusque-là, les parties en litige n'arrivaient pas à s'entendre.

Effectivement, Jules n'a pas perdu de temps. Il s'est empressé de faire sa demande à son futur beau-père dès le lendemain. Plus nerveux que jamais, il essayait tant bien que mal de s'exprimer. Voyant son embarras, Berthier le regarda dans les yeux et le rassura avec un sourire aimable et dit :

— Je ne peux m’empêcher de penser que tu cherches à me dire quelque chose.

Le sourire de Berthier redonna du courage à Jules qui reprit assez d’assurance pour faire sa demande. Avec une hésitation dans la voix, il dit :

— Nul besoin de vous dire à quel point Julie et moi nous nous aimons. Nous aimerions avoir votre consentement en vue de notre mariage. Il continua en disant, je promets de l’aimer et de la chérir fidèlement aussi longtemps que je vivrai.

Avec son franc-parler et son calme habituel, Berthier le regarde avec un large sourire et dit :

— Mon cher Jules ! Plus que tout autre chose au monde, j’aimerais que vous soyez heureux. Je sais que tu aimes profondément Julie. Ton amour pour elle est visible car non seulement tu le manifestes en paroles, mais aussi en actes. Je vous donne ma bénédiction avec plaisir mes chers enfants !

À son tour, Alexandre ajouta :

— Que Dieu bénisse votre union mes enfants ! Eh bien, c’est...

Tout à coup, baissant sa tête languissamment en soupirant, il arrêta de parler comme si une chose pénible venait de se projeter dans sa pensée et pénétrer son cœur. Que se passait-il en lui ? Lui seul eut pu le dire. Peut-être pensait-il à ses fiançailles avec sa chère Antoinette et crut revenue à ce jour-là. Elle doit le manquer terriblement. Il aurait tellement aimé qu’elle soit là, en ce moment, pour pouvoir partager la joie de son cher fils. Voyant que son ami se remémorait de quelque chose qui le rendait nostalgique et voulant le sortir de cet impasse, Berthier lui dit d’un ton jovial :

— Je comprends ton émotion mon cher Alexandre, nos enfants se marient ! C’est un très grand jour !

Brusquement, les idées d’Alexandre prirent un autre cours et il dit d’une voix émue :

— Tu as tout à fait raison mon cher. C’est un très grand jour, en effet !

Le lendemain, de bon matin, c'était le moment des adieux. Depuis les trois derniers jours, les amoureux essayaient de déguiser les sentiments pénibles que cette séparation forcée faisait naître dans leur cœur. Mais à présent qu'elle s'apprêtait à partir, ne pouvant plus dissimuler ses sentiments, Julie se jeta dans les bras de Jules avec effusion. Elle laissa ses deux bras autour de son cou et l'embrassa tendrement en disant :

— Tu vas me manquer énormément mon amour !

— À moi aussi ma chérie ! Mais, ne te fais-pas de souci, nous nous reverrons dans trois semaines.

Ils s'embrassèrent affectueusement à plusieurs reprises et se séparèrent malgré eux. Julie partit à contre cœur et de son côté Jules n'était pas plus enchanté de la voir partir. Au moment de franchir la porte, elle se retourna tristement prit de ses deux mains un baiser sur ses lèvres et l'envoya vers lui. Il la lui renvoya en souriant tristement. Puis, il monta rapidement au premier sorti sur le balcon afin de les regarder partir. En le voyant, elle agita son mouchoir en un geste d'adieu auquel il répondit en lui envoyant des baisers.

Quelques heures plus tard, ils étaient enfin arrivés à Ouanaminthe. Le voyage s'était très bien passé. Julie avait tellement hâte d'annoncer l'heureuse nouvelle à sa mère, qu'en passant la porte elle s'est exclamée :

— J'ai une très bonne nouvelle à vous annoncer Maman !

— De quoi s'agit-il ?

— Jules m'a demandé de l'épouser.

— Quelle bonne nouvelle ! Félicitations ma fille ! C'est pour quand les noces ?

— Au printemps prochain.

— Vous vous êtes convenu d'une date ?

— Non, pas encore, justement Jules doit arriver dans trois semaines afin de discuter des préparatifs. À son arrivée, nous fixerons la date du mariage.

— Je suis si heureuse que je ne sais pas où me donner la tête. Mon cœur est trop plein pour que je me contienne.

Berthier la regarde en souriant et dit :

— Je comprends très bien l'agitation que te cause cette grande nouvelle, ce n'est pas tous les jours qu'on marie sa fille.

— Le mariage doit avoir lieu au printemps prochain vous rendez-vous compte. Si nous voulons que tout soit prêt à temps pour ce grand jour, il nous faudra commencer les préparatifs longtemps à l'avance car il y aura tant de choses à faire. Rien ne doit être laissé au hasard. Il faut tout mettre en œuvre pour faire de ce jour un événement inoubliable. N'est-ce pas ma chérie ?

— C'est tout naturelle que vous soyez si excitée maman. Je ne peux me contenir moi-même. Mais ne vous en faites pas, tout se passera très bien.

— Tu as tout à fait raison ma chérie, tout se passera très bien. D'ailleurs, l'heure n'est pas à l'inquiétude mais à la réjouissance. Nous sommes le 13 aujourd'hui, dans seulement deux jours ce sera la fête. Il faut que j'aille à la cuisine afin d'avoir un entretien avec Édith et ses filles pour m'assurer que tout sera fait comme ça doit être et que tout sera prêt à temps.

Toute secouée, dès qu'il s'agit de préparation pour les grandes occasions, Bérénice s'en alla à la cuisine afin de tout préparer pour la fête qui devait avoir lieu le surlendemain. Dans un souci de préparer un repas tout à fait digne de l'événement, elle entrait, sortait, donnait son avis et veillait à ce que tout soit fait à son goût.

Ah, oui ! Vous vous demandez sûrement, de quelle fête s'agit-il ? Eh bien, à Ouanaminthe, le 15 Août c'est la fête de Notre Dame de l'assomption. C'est une période de grande réjouissance que la plupart des gens de la région ne manquent pour rien au monde. En temps normal la petite ville est très paisible, mais au moment de la fête elle est en effervescence. Les ruelles fourmillent de gens qui arrivent de partout pour les festivités. Ceux qui viennent de loin arrivent en autobus, certains viennent en voiture, d'autres viennent à cheval et d'autres à dos d'ânes et ceux qui vivent proche viennent à pieds. Pendant la fête, il y a partout de la nourriture, de la musique et de la

danse ; et ce, depuis le début jusqu'à la fin des festivités. À cet effet, des stands de nourriture sont placés un peu partout et des marchands des musiciens de la rue interprètent des chansons courantes.

Ce qui m'amène à vous parler d'Abner l'homme à tout faire. Que peut-on dire de ce dernier ? Je dirais qu'il faisait partie des gens qui sont dans la vie sans savoir pourquoi, qui rétrogradent plutôt que d'avancer, qui adoptent des comportements destructeurs. Malheureusement, tout en se détruisant eux-mêmes, ces gens là détruisent aussi ceux qui leur sont proches.

Mais avant de dire plus sur Abner et sur ses activités, il me semble bon de mentionner comme tout mauvais garnement il avait tout de même des qualités. Alors, commençons par son côté positif. Force est de reconnaître que c'était un travailleur habile de ses mains. Il était doté d'une intelligence hors du commun et d'un esprit inventif. Je dirais même qu'il avait un génie particulier. Non seulement il travaillait au moulin des Florin, mais il gagnait également sa vie comme homme à tout faire. Il réparait des outils, des meubles et bien d'autres choses encore. Durant le jour, il passait le plus fort de son temps à réparer presque tout ; mais durant la nuit, Abner était tout autre. Bambocheur invétéré, il consacrait la plus grande partie de ses nuits dans les débauches. Il était un goujat et un dépravé qui menait une vie dissipé axé sur l'autosatisfaction. Esclave de tous les vices, bien souvent il engloutissait ce qu'il gagnait aux jeux et aux souleries. Après les beuveries, il finissait souvent dans le lit d'une femme autre que la sienne car il avait multiplié ses maîtresses plus que le sable de la mer.

Tous ces déboires avaient une incidence énorme sur sa famille. Il avait transformé leur vie en absinthe. De plus, lorsqu'il était en colère il allait jusqu'à frapper sa femme et ses enfants. La malheureuse cherchait désespérément à sauver son ménage au prix de nombreuses souffrances. Mais, indignée et outrée de cette vie de privation, de maltraitances verbales et physiques, un beau jour, elle prit ses cliques et ses claques et ses deux enfants et retourna chez ses parents.

À la suite de leur départ, le dépravé crapuleux n'a pas cessé sa mauvaise conduite. Au contraire, à partir de ce moment-là, il s'est enfoncé profond dans la perversion s'étourdissant dans les divertissements pour ne pas voir les choses en face. Jour après jour, il s'enlisait dans la débauche et dans l'ivresse. Il buvait de plus en plus. Et plus il buvait, plus il sombrait dans la débauche la plus crapuleuse. Et plus il sombrait dans la débauche, plus il

buvait. En fait, c'était un cercle vicieux.

Laissons Abner, pour le moment, et allons jeter un coup d'œil aux préparatifs de la fête.

Comme à l'ordinaire, pour la célébration de la fête de Notre Dame de l'assomption il y a une grande procession suivit d'une messe d'action de grâce. Ce jour-là, il faut festonner les façades des maisons. De bon matin, tout le monde est à pied d'œuvre car c'est le moment de passer à l'action pour mettre la touche finale aux préparations. On revêt les maisons de tentures, de feuillages, de guirlandes de fleurs et de rubans de toutes les couleurs. À l'aide de copeaux de bois, de différentes couleurs, des artistes en herbe dessinent sur la chaussée des mosaïques représentant des scènes bibliques. Absolument magnifique !

À l'heure accoutumée, on ferme toutes les boutiques car la population se reflue vers les rues où doit passer la procession. On porte la statue de la sainte à travers les rues de la ville tandis que la population suit la procession en chantant. Les gens massés le long des rues et sur leur balcon suivent longtemps du regard l'imposante procession. Une fois arrivé à la cathédrale, les gens se compriment à l'intérieure afin d'entendre chanter le Te Deum d'action de grâce. Après la cérémonie, chacun rentre chez soi afin de déguster un copieux et délicieux repas de fête pour le grand bonheur des grands et des petits.

Dans l'après-midi, c'est la kermesse tant attendue. Afin de faire de cette fête en plein air un événement inoubliable, des mois à l'avance, tous les gens du voisinage mirent la main à la pâte ; même les enfants participèrent à la tâche. Ces derniers fabriquèrent des fanaux, des cerfs-volants et gonflèrent des ballons aux mille couleurs. Pour l'occasion on organise, une tombola, une chaise musicale, une pêche à la ligne, un spectacle de marionnettes, un spectacle de tresseurs de rubans, un spectacle donné par des jeunes, des jeux et des tournois. Il y a également, au bénéfice des écoles, des stands de vente de nourriture et boissons, de pâtisseries, de confiseries, de jouets et de toutes sortes de babioles.

Le soir venu, c'était au tour des couche-tard de faire la fête. Les orchestres jouaient, à tout casser, une musique irrésistible qui donne envie de danser. Une muraille humaine était déjà entassée devant l'estrade afin de les écouter jouer, tandis que d'autres fêtards palpitants qui ne cessaient d'arriver se

poussaient et se heurtaient afin de s'avancer le plus possible de la tribune pour admirer les musiciens et les chanteurs. On entendait au loin, le bruit de la musique, des chants, des danses et des rires car tout le monde dansait et chantait au rythme de cette musique entraînante. La cacophonie qui fendait l'air dans tous les sens, retentissait dans toute la campagne et parvint jusqu'à Abner ce qui produisit sur lui le plus grand effet en l'attirant comme un aimant. Il faut dire que ce dernier était un viveur qui ne s'était pas ennuyé dans sa vie ; les fêtes faisaient partie de son univers. D'année en année, il ne manquait jamais les fêtes champêtres. Comme d'habitude, il sella son cheval et se rendit à la fête. En arrivant là, il alla tout droit à un stand de boisson et se fit servir un grog. Mais avant de vider son verre, il leva la main et jeta un coup d'œil sur les hommes qui se trouvaient là et qui s'apprêtaient à faire comme lui et il dit :

— Eh, les amis ! Buvons à l'amour et aux femmes !

Ils fixèrent tous leur regard sur lui pendant un moment et répétèrent tous en chœur :

— À l'amour et aux femmes !

Après avoir avalé le contenu du verre d'un seul trait, il fit une grimace en essayant ses lèvres avec le dos de sa main.

— Eh, eh ! dit-il, c'est du bon ça mes amis ! Qu'on me serve un autre et à ses messieurs également !

Puis, Abner commanda un autre verre et encore un autre et encore un autre. Et à chaque fois, il invitait les autres soulards à trinquer avec lui.

Pendant que Abner se soûlait au stand de boisson, les festivités étaient déjà bien en train et une grande agitation régnait parmi les fêtards. Cette atmosphère contagieuse fit inmanquablement son effet sur lui. Il était comme devenu fou ; il pourchassait toutes les femmes qui passaient devant lui. Il les empoigna l'une après l'autre les chatouillant les embrassant en les faisant tourner, comme des toupies, au son de la musique envoûtante. Il fit deux ou trois tours avec une et deux ou trois tours avec une autre. Il avait, pour ainsi dire, la fièvre de la danse ! De temps en temps, il allait à un stand de nourriture ; et là, il mangeait et buvait avec voracité. Bien qu'il mangeât comme un ogre, il ne se rassasiait pas. Il buvait comme un trou ; et, malgré

tout, il ne se désaltérait pas, car il était un grand mangeur et un grand buveur. L'ambiance festive provoqua sur lui une frénésie qui le rendait avide d'émotions fortes et l'incitait à festoyer. Saturé de boissons enivrante, il bambocha jusqu'aux petites heures du matin.

Avant de rentrer chez lui, à moitié ivre, ce noctambule acheta une bouteille de boisson grisante sella son cheval et prit le chemin du retour. En arrivant, il s'enfonça dans les bois en louvoyant, descendit de son cheval, amarra machinalement la bride à un arbre au pied duquel il se jeta lourdement et dormit comme une souche.

Le lendemain, après avoir cuvé les vapeurs du tafia, il se réveilla. Soudainement, il aperçoit la bouteille à ses côtés. Comme il avait la gorge sèche et la bouche amère comme du fiel, pour humecter son gosier il se gorgea de la boisson enivrante. Evidemment, après avoir ingurgité le contenu de la bouteille, il ne fallut pas longtemps pour que le tafia produise son effet sur lui. Et quel effet ! C'est ce que nous verrons au chapitre suivant.

### Le secret de Jules & Julie

Et voilà trois jours seulement, depuis que Berthier et Julie sont revenus de leur voyage. Cette dernière est pleine d'amour et d'espoir. Ses beaux grands yeux noirs et veloutés brillent de contentement car elle pense constamment à son futur époux. Elle ressent une quiétude et sourit à l'avenir en se moquant du lendemain sans se douter du sort qui lui est réservé dans un



avenir proche et à quel point sa vie douce et paisible va être transformée. En effet, ce sera pour elle une période de sa vie qui sera très mouvementée. Elle vivra des moments éprouvants et des expériences plutôt difficiles. Pauvre Julie !

À l'heure où tombe la nuit, après avoir passé une charmante soirée pleine de causerie avec ses amies, Julie se pavanait dans un bonheur sans mélange et se préparait à aller dormir. Quelques instants plus tard, elle se coucha dans son lit douillet. Délicatement enveloppée dans ses draps légers et frais, elle s'est mise à penser à son fiancé et un frisson de sensualité parcourut son corps de la tête aux pieds. Elle s'endormit, comme sur un nuage, avec le désir de le revoir très bientôt. Et la nuit se passa comme un rêve heureux.

De bon matin, le soleil inondait déjà la terre de ses rayons et elle répandait toutes ses senteurs. Après une bonne nuit de repos, Julie s'était réveillée par le bruissement des feuilles et le gazouillis des oiseaux. La chambre résonnait de leurs chants qui la charmaient. Elle se leva et alla, en souriant gracieusement, ouvrir toute grande la fenêtre inondée de la lumière du soleil. En ouvrant la fenêtre, un rayon de soleil tiède et brillant frappait ses yeux et une fraîche et douce brise embaumée par le doux parfum du feuillage et des fleurs encore mouillées par la rosée caressa son visage en pénétrant la chambre. Elle s'accouda, un instant, à la fenêtre afin d'admirer les fleurs qui ouvraient toutes grandes leurs pétales aux rayons vivifiants du soleil.

Tous les matins, Julie faisait une longue promenade dans les bois afin de prendre un grand bol d'air frais avant le petit déjeuner. Après avoir fait ses ablutions matinales, elle enleva son bonnet de nuit, enfila un peignoir rose orné de dentelle de la même couleur. Puis, elle s'assit devant sa coiffeuse, passa de la pommade dans ses cheveux emmêlés, prit son peigne les démêla et, à l'aide d'une brosse, les brossa avec soin et les natta. Ensuite, elle prit son poudrier, prit le plumeau et se poudra le visage et le cou. Après quoi, elle se parfuma d'eau de jasmin et s'habilla en deux temps trois mouvements, car elle voulait profiter au maximum de cette belle matinée ensoleillée.

Quelques instants plus tard, Julie alla faire sa promenade matinale. Souriante et fraîche, la tête pleine de rêves et le cœur léger, elle marchait à pas lents et respirait à pleine poumon quelques bouffées de cet air frais et pur. La douce chaleur des rayons du soleil séchait lentement les gouttes de rosée et lui caressait délicatement la peau. Le vent, tout en murmurant doucement à

travers les branches des arbres en fleurs, parfumait l'air d'une délicieuse fragrance et l'enveloppait comme un manteau de cachemire. Elle chemina ainsi quelque temps avec ravissement au milieu de cette délicieuse nature.

Peu à peu, Julie s'enfonça dans le sous-bois errant dans un labyrinthe d'arbres. Dans ce sous-bois, toujours désert, il règne un profond silence. Mais ce matin-là, le silence était immense. Il y avait quelque chose de sinistre dans ce silence. C'était comme si ce silence annonçait un danger imminent.

Tout en continuant sa promenade, Julie humait le parfum des fleurs et admirait les papillons qui volaient infatigablement d'une fleur à l'autre. Ses pieds la portaient machinalement car elle était tout à ses pensées. Au bout d'un instant, un bruit de pas la fit sursauter. En se retournant brusquement, elle se retrouva nez à nez avec Abner et poussa un cri de saisissement. Quelle désagréable surprise ! Inutile de dire qu'elle resta interdite face à ce sinistre personnage qui s'apprêtait à transformer sa vie en un horrible cauchemar.

Sur le moment, Julie ne se doutait de rien. Toutefois, en voyant les feux du désir qui sortaient des yeux noirs et cernés d'Abner, elle n'a pas tardé à comprendre qu'il avait une intention malveillante et qu'elle venait de se jeter dans la gueule du loup. Effectivement, ce gros méchant loup était plein comme un outre. Étourdi par la boisson, le dément la regardait comme une icône de désir. Ses yeux allumés par la fièvre de la passion, laissaient bien voir qu'il était sur le point de commettre un acte abominable ; ils flambaient d'une lueur de folie qui lui donnait une expression animale comme un taureau robuste qui rentre en chaleur. Elle comprit bien vite que son jugement était complètement altéré par l'alcool car la puanteur de son haleine lui montait au nez. Son premier mouvement fut de fuir, mais il lui semblait que ses pieds avaient pris racine au sol. Et avant même qu'elle puisse réagir, elle se trouva piégée et l'effroi l'envahit. Hors de lui-même, le brute puissant se jeta sur elle par un mouvement prompt comme un animal de proie ; et d'une poigne brutale, il se saisit d'elle par les poignets et la serra farouchement en disant avec un sourire malicieux :

— Comme tu es belle et fraîche, mademoiselle Julie !

— Lâchez-moi misérable ! C'est la folie, plutôt que la raison, qui vous pousse à parler ainsi.

— Oui, je suis fou ! Je deviens fou quand je vois une belle femme comme vous.

— Je crois que l'alcool vous a monté à la tête et vous a enflammé le sang. Je vous ordonne de me lâcher immédiatement !

Il éclata d'un rire sinistre qui fit passer un frisson dans toutes les veines de la pauvre Julie.

— Moi, enflammé par l'alcool ! Ah, ah, ah !

— Calmez-vous ! Et lâchez-moi donc, vous me faites mal ! Lâchez-moi, je vous dis !

Envahi par des sentiments exacerbés, Abner n'était plus en état de se contrôler car le désir comme le soleil brulant avait déjà enflammé ses entrailles. Dans sa férocité bestiale, il l'étreignit sauvagement de ses inflexibles bras et mangea langoureusement ses lèvres avec gloutonnerie. Bien qu'elle lui oppose une résistance farouche en se battant avec acharnement et en criant désespérément de toute la force de ses poumons, ses hurlements et ses cris de désarroi se perdirent dans le silence ; ils ne trouvèrent nul écho. Tous ses efforts furent inutiles car elle n'était pas de force à lutter avec un tel colosse. Brusquement, ses forces l'abandonnèrent. Elle essaya de crier, mais sa voix s'éteignit dans sa gorge. Ses efforts désespérés demeurèrent vains. Elle comprit finalement, qu'elle était prise comme une pauvre bête dans un piège et complètement à la merci de cet homme malveillant. Et pendant un instant, regardant d'un air suppliant son bourreau elle s'effondra rudement dans l'herbe comme une muraille sous l'assaut de l'ennemi. Ses grands yeux épeurés demandaient grâce à son agresseur qui n'arrivait plus à maîtriser ses émotions débridées qui atteignirent la démence. Alors, en proie à une agitation extrême, il déchira ses vêtements et ses sous-vêtements comme on déchire une feuille de papier. La vue de ce corps parfaitement proportionné fit frissonner, de la tête aux pieds, ce jouisseur sordide ; ce beau corps excita encore plus les appétits de sa chair et éveilla en lui les pires instincts. Afin d'assouvir son désir égoïste et cupide, il l'a dévoré de féroces caresses ; puis, il se força farouchement en elle comme un étalon en chaleur. Déchirée et pénétrée dans sa chair vierge, la malheureuse sentit une douleur vive envahir tout son être.

Quel malheur ! Quelle horreur ! Quel choc ! Vraiment, aucune femme n'est préparée à une telle douleur !

À la suite de cette scène de brutalité et d'horreur, fortement ébranlée par les mauvais traitements qu'elle venait de subir, la malheureuse avait du mal à reprendre ses esprits ; c'était comme si tout s'écroulait autour d'elle. Elle respirait avec peine, car l'air entrait difficilement dans ses poumons comprimés par l'énormité de la douleur. Un sanglot lui montait à la gorge qui se serrait d'angoisse et elle sentit son cœur défaillant se noyer dans une mer de douleur. Meurtrie et brisée, elle éclata en un déluge de larmes. Elle était dans une violente crise de chagrin et de désespoir.

En la voyant pleuré, Abner reprit subitement ses esprits. Saisi par la peur, tremblant, suant et pestant, il se redressa d'un bond et remonta son pantalon. Poussé soudainement par un irrésistible besoin de fuir, il détala comme un lièvre. Après s'être enfuis comme un voleur dans la nuit, l'effet de l'alcool quasiment dissipé, il était suffisamment sobre pour prendre conscience de ce qu'il venait de faire. Alors, comprenant toute la portée de son acte odieux, un sentiment de culpabilité envahit tout son être. Son crime pesait sur son cœur et sa conscience et les remords le harcelait et le rongeaient comme un chien qui ronge un os. Terrorisé sous la forte pression de la situation et ne pouvant supporter de vivre avec la certitude d'avoir commis la pire erreur de sa vie, il se suicida dans la rivière.

Tandis que cela se passait, de son côté, traumatisée par cette terrible agression Julie tremblait comme une feuille. Pour qui n'est pas passé par là, il est très difficile voire impossible de mesurer vraiment la douleur que ressentait cette malheureuse femme après cet épisode terrifiant. Mais on peut, néanmoins, comprendre qu'elle était dans une situation vraiment angoissante. Elle venait de perdre sa virginité et sa dignité alors qu'elle était fiancée et qu'elle était sur le point de se marier. Sa virginité et sa pureté si bien conservées s'étaient envolées comme des oiseaux.

Au bout d'un moment, inondé de semence et encore sur le choc, elle ramassa les lambeaux de ses sous-vêtements et essuya son corps saturé de sperme mêlé de sang. Se sentant encore souillée, elle s'empressa d'aller à la rivière afin de se laver. Ensuite, elle rentra chez elle épuisée, hébétée et complètement désorientée. Afféré à leurs occupations, personne ne l'avait vu sortir ni rentrer. Alors, comme une ombre, elle se faufila doucement à l'intérieur et se retira dans sa chambre sans raconter à personne ce qui lui

était arrivé ; car elle avait très peur qu'on pense qu'elle avait fait preuve de négligence en allant se promener seule trop loin dans les bois.

Au cours des moments sombres qui suivirent, Julie était gorgée d'agitation. En proie à une gamme d'émotions jamais éprouvée, elle se laissa tomber sur son lit en sanglotant dans son oreiller. Complètement bouleversée par la violence du bouillonnement qui se produisait dans son être, elle fut saisie par une terrible crise d'énervement et son pouls s'est mis à battre follement. Secouée par les convulsions, palpitante et haletante, tout son corps courbaturé et fiévreux tremblait comme une feuille au vent.

Voyant que Julie ne descendait pas pour le déjeuner, Bérénice monta dans sa chambre et elle la trouva en pleine crise de nerfs. Après lui avoir fait respirer des sels, peu à peu, elle se ranima ; mais, elle était brulante de fièvre. Toute la journée durant, elle avait l'haleine courte et éprouvait des étouffements. On fit venir Mathilde qui frictionna tout son corps avec un onguent brulant tandis que sa mère lui tenait la tête fraîche en lui bassinant tout le visage et le cou d'alcool camphré. Mathilde resta à son chevet et lui administra le même traitement deux fois par jour jusqu'à ce que la fièvre la quitte. Lorsqu'elle pouvait enfin se lever, elle lui faisait prendre des bains de pieds pour calmer ses nerfs. On prenait une cuvette d'eau chaude dans laquelle on ajouta une demi-tasse de sel et une tasse de vinaigre et elle se baignait les pieds pendant vingt minutes.

Mathilde était une bénédiction pour la région. Elle était une habile confectionneuse d'onguents, de lotions, de potions et de tisanes médicinales qu'elle utilisait pour soigner toutes sortes de maux et de maladies. Elle était également une sage-femme expérimentée et dévouée. Mathilde ne ménageait aucunement ses efforts pour aider les gens. Pas étonnant qu'à travers la communauté on parlait d'elle en termes très favorables. Cependant, le travail de Mathilde n'était pas toujours aisé ; car pour rejoindre les gens qui avaient besoin de ses services, elle devait s'aventurer à dos d'âne dans des endroits éloignés de tout : dans les bois infestés d'insectes et de toutes sortes de bêtes rampantes, sur des routes cahoteuses, des ponts branlants et des chemins de terres hostiles et boueux souvent impraticables durant la saison de pluie. Malgré tout, elle était toujours heureuse de donner un service continu et personnalisé. Elle ne permettait à rien de l'empêcher d'aider les gens qui sollicitaient son aide surtout les nécessiteux.

Quelques jours plus tard, avant de partir, Mathilde recommanda de donner à

la malade seulement de la soupe de poulet et de riz et de la limonade. Et la bonne femme s'en alla son chemin visitant et soignant tous ceux qui nécessitaient et sollicitaient ses services.

Durant les jours qui suivirent, Julie était si faible qu'elle demeura dans sa chambre. Elle était profondément affligée par les souvenirs tenaces qui la hantaient jour et nuit. Durant le jour, elle avait l'impression de vivre un cauchemar éveillé car ses pensées la martyrisaient et ne la lâchaient plus. Chaque soir, une effroyable angoisse s'emparait de tout son âme et les ombres de la nuit empoisonnaient son sommeil par d'horribles cauchemars qui la faisait tressaillir de frayeur et d'affolement jusqu'au matin. Les jours passant, la détresse de son esprit et l'amertume de son cœur envahirent totalement son être. Elle était complètement démoralisée, son esprit était totalement meurtri et son cœur était mortellement brisé. Et peu à peu, elle sombra dans une profonde mélancolie car son cœur broyé ne se guérissait pas.

Trois jours après le drame, des hommes trouvèrent le corps d'Abner qui flottait à la surface de la rivière. Comme ils connaissaient bien ce dernier, ils savaient qu'il devait être complètement ivre le jour de la fête et qu'il s'était sans doute noyé. Alors, ils enlevèrent la dépouille de l'eau l'enveloppèrent dans des vieux draps et le déposèrent sur un âne ; puis, ils l'emportèrent et l'enterrèrent dans la fosse commune.

En ce qui concerne Julie, les choses n'étaient pas mieux depuis le drame. Incapable de porter son inquiétude, elle avait l'impression de devenir folle. Jusque-là, elle n'avait rien révélé à personne. Les jours passaient lentement et nébuleusement car il n'y avait pas d'éclaircie dans le ciel de Julie. Elle était encore complètement démoralisée. Elle était tellement chagrinée et se sentait tellement meurtrie qu'elle n'avait pas la notion du temps. Les pensées négatives étaient devenues pour elle comme une maladie. Elles la rongeaient comme la mite.

La situation de la pauvre Julie n'est pas des plus enviable ! Mais, comment supportera-t-elle cette réalité intolérable ? Voyons la suite !

Trois semaines plus tard, comme convenu, Jules arriva à Ouanaminthe. Évidemment, étant séparés depuis trois semaines il va sans dire que les amoureux sont impatients de se revoir. Jules était dévoré par l'impatience de revoir sa muse. Tandis que Julie, elle, redoutait en quelque sorte cette

retrouvaille car elle était envahi par la peur. Bien qu'elle sache que Jules a confiance en elle, néanmoins, elle avait vraiment peur de devoir revivre ce pénible événement en le relatant.

— Tu m'as tellement manqué mon amour !

— Tu m'as beaucoup manqué aussi ma chérie !

Julie était visiblement attristée. Certes, à voir sa mine abattue et l'expression incessamment inquiet de ses yeux, Jules remarqua qu'elle n'était pas comme d'habitude. Alors, il dit :

— Qu'as-tu ma chérie, pourquoi as-tu l'air si triste, es-tu encore malade ?

— Je ne me sens pas vraiment bien, répondit-elle avec un calme apparent. Néanmoins, elle défaillait de peur à l'idée de devoir relater la chose.

Rien qu'à la voir Jules sentait qu'elle allait s'évanouir. Il sentit sa main devenir humide et crisper dans la sienne. Et soudainement, tout en sanglotant, elle lui raconta tout. Comme on l'imagine, le jeune homme avait du mal à en croire ses oreilles. Il était profondément mécontent, horrifié et indigné et même très contrarié par cette terrible révélation qui le frappa comme une balle de revolver. Brusquement, il sentit tout son sang qui en s'enflammant s'affluer vers son cœur en bouillant dans ses veines comme de l'eau dans une bouilloire. Il était en effervescence ! Fou de rage, il s'exclama :

— Comment ! Il t'a violé et défloré ! Quelle insolence de la part de ce muflé ! Il le paiera de sa vie ; car je vais, à l'instant même, le tuer de mes propres mains !

— Il est déjà mort ! dit-elle en sanglotant. Elle raconta comment trois jours après le drame des hommes trouvèrent le corps d'Abner qui flottait à la surface de la rivière.

— Ce malotru n'a eu que ce qu'il méritait. Je suis fou de rage et je le sang qui bout à la pensée qu'il t'a déshonoré. J'aurais déversé ma fureur comme de l'eau sur cet odieux scélérat !

— Tu as toutes les raisons d'être en fureur, je le suis tout autant. Ivre de

tafia, ce monstre a pénétré dans ma partie la plus intime ; il a déchiré mon hymen et pénétré dans ma chair prenant de force ce que j'avais si soigneusement gardé pour toi mon amour. À n'en pas douter, c'est dégoûtant et révoltant !

— Ce lâche s'est comporté comme une brute. Il t'a violenté et il t'a souillé de la manière la plus honteuse. Vraiment, je ne trouve pas d'injure assez révoltante pour qualifier son abominable comportement envers toi.

Conscient du dommage émotionnel dont Julie a souffert, Jules essayait de contrebalancer son état affectif en lui témoignant tout son amour. Il fit donc un effort surhumain pour contrôler son agitation intérieure afin de rester calme et de s'exprimer d'une manière qui puisse la rassurer de la sincérité et de la profondeur de ses sentiments. Soudainement, il l'a pris dans ses bras en disant :

— Oh, ma pauvre chérie ! Comme je suis malheureux de savoir que tu as souffert ce traitement horrible ! J'aurais tant voulu être à tes côtés. Si j'avais été là pour veiller sur toi et te protéger tout cela ne serait jamais arrivé.

Nul doute que le ton de sa voix et l'expression de son visage révélaient tout l'amour qu'il éprouvait pour elle. Touchée par cette marque d'amour remarquable, Julie répondit :

— Ton amour me reconforte et me rassure. J'étais tellement effrayée à l'idée de devoir relater ce pénible événement que je me sentais défaillir.

— Je comprends bien l'angoisse qui te tourmentait, dit-il en la serrant très fort contre son cœur. Rassure-toi, désormais, je ne te quitterai plus mon amour !

— Ta confiance et tes consolations me reconfortent et me soulagent énormément. Grace à ton amour cette plaie béante se refermera peu à peu.

Jules et Julie auraient tout fait pour éviter ce grand malheur. Mais, malheureusement, le mal était déjà fait. Toutefois, les ennuis de Julie sont loin d'être terminés. Les malheurs, dit-on, ne viennent jamais seuls. Le pire est encore à venir !

La semaine ne s'était pas écoulée, que Julie s'était rendu compte de son état.



Par le plus grand des malheurs... Ah oui, vous avez devinez ! Au début, elle n'avait que des légers malaises ; elle pensait alors que c'était causé par le stress et la fatigue.

— Tiens ! s'écria-t-elle, un étourdissement ! Serait-ce causé par le stress ou la fatigue ?

Elle s'appuya un instant sur le mur et alla se jeter sur un fauteuil. Au même moment, Bérénice entra dans la pièce. Julie sourit en la voyant, mais elle avait quelque chose d'inhabituelle dans ses yeux. Après avoir exercé un instant sur sa fille la pénétration de son regard de mère, elle dit :

— Depuis quelques temps, je trouve que tu es tout autre. Es-tu encore malade, ma chérie ?

— Rassure-toi Maman, ce n'est rien, je suis juste un peu fatigué depuis quelques temps.

Les jours suivant, Julie se sentait gagné par un malaise inexplicable. Son corps s'était entraîné dans un tourbillon de changements convulsifs. Elle avait l'estomac retourné et elle sentait ses forces l'abandonner de temps à autre.

Définitivement, pour elle, les problèmes se multiplient. Elle sort d'une crise pour entrer dans une autre. Mais, comment va-t-elle annoncer la chose à Jules ? Et comment réagira-t-il cette fois ? Prenant conscience de l'étendue du problème, la malheureuse a beaucoup de mal à s'y faire. Bien qu'elle sache que Jules soit très concilient et qu'il lui ait donné la preuve de son amour, néanmoins, son état lui cause énormément d'inquiétudes. Elle est bouleversée à l'idée de devoir expliquer la chose. Elle ne sait que faire. Il y a de quoi s'inquiéter car, évidemment, ce n'est pas une mince affaire.

Le soir venu, alors que Jules et Julie étaient ensemble, la tension était palpable. Diverses pensées venaient à l'esprit de cette dernière : Que faire ? Comment l'aborderais-je ? Comment vais-je lui expliquer ça ? Et comment réagira-t-il cette fois-ci ?

Voyant que le visage de Julie était encore sombre et inquiet, Jules se rendit compte qu'elle avait un sérieux problème.

— Tu me parais sombre parfois soucieuse. Qu’as-tu donc ? Je t’en prie, tu dois me dire ce qui se passe.

Imaginez son émotion lorsque Julie lui fait part de la situation ! Mais encore là, une nouvelle occasion lui était offerte d’évaluer et de démontrer son amour pour elle. Et c’est ce qu’il fit. De toute évidence, il voulait le bonheur de sa future femme et faisait tout par amour pour elle. En agissant ainsi, Jules donna à Julie la preuve irréfutable de son extraordinaire attachement à elle. Quelle ne fut pas la joie de celle-ci lorsqu’il l’a tendrement consolé par ces mots rassurants :

— Allons, ne pleure plus ! Sois courageuse et forte ! Et surtout, ne te tourmente plus. Il n’y a rien au monde qui me plairait plus que de t’épouser au plus tôt afin d’éviter un scandale. Je désire ardemment laver l’outrage commis envers toi. Je serai très fier d’être le père de cet enfant qui sera le nôtre. Ce sera notre secret mon amour ! Je te laisse libre de faire ce qui te convient. La décision t’appartient. Dès que tu auras choisi une date, le plus tôt serait le mieux ; nous aviserons la famille et ensuite nous ferons tous les arrangements nécessaires en vue du mariage. Je désire tout ce que tu désires et je ferai tout par amour pour toi. Ce que je souhaite de tout mon cœur c’est que tu sois heureuse. Rappelle-toi, ce qui s’est passé il y a trois semaines à peine. J’ai fait la promesse de t’aimer toujours et je ne la briserai jamais. Est-ce que je ne t’ai pas dit, ce jour-là, que mon cœur est à toi et le restera jusqu’à la fin de mes jours ? Est-ce que je n’éprouve pas le même amour pour toi aujourd’hui ? Non seulement je répète ce que j’avais dit, ce jour-là, mais je l’affirme. Oui, je t’aime d’un amour infini !

Maintenant, Julie est totalement convaincue que Jules l’aime plus que tout ! Comme on dit si bien en anglais : ‘He loves her no matter what !’ Très naturellement, l’attitude de Jules ne laissa pas Julie indifférente. Elle fut si touchée par cette extraordinaire marque d’amour, que les larmes de joie lui vinrent aux yeux.

— Oh mon chéri, dit-elle, tu ne t’es pas contenté de me dire que tu m’aimes, mais tu m’as démontré jusqu’à quel point. À présent, j’ai encore plus de raisons de t’aimer. Je te donne mon cœur et tout mon amour et je t’offre toute mon existence. Sois certain, que mes sentiments pour toi ne cesseront jamais de grandir.

Cette preuve d'amour spectaculaire de la part de son futur époux fortifia son amour pour lui et sa peur s'évanouit. Voyant que le soulagement et la joie avaient subitement pris place dans le cœur de Julie, les yeux de Jules s'animent de contentement. Il étreignit sa future épouse avec ardeur et l'embrassa tendrement.

C'est ainsi, dans des circonstances aussi urgentes, les événements furent précipités, la décision fut prise et une date fut arrêtée Maximo.

En apprenant la nouvelle, les parents de Julie étaient dans la joie. Évidemment, cela les procura une raison de se réjouir. Le sourire aux lèvres, Bérénice dit :

— Félicitations mes enfants ! Je suis tellement contente !

Et Berthier ajouta avec fierté : Notre fille se marie, c'est un très grand jour ! Il faut fêter ça !

— Vous avez bien raison, c'est l'occasion parfaite pour célébrer ! ajouta Jules qui échangea un sourire avec Julie.

Berthier profita de l'occasion pour ouvrir une des bouteilles de rhum, Barbancourt Réserve Spécial, qu'il gardait pour les grandes occasions. Avec une lueur dans les yeux, il dévissa le bouchon et versa le précieux breuvage dans le fond des verres de service. Puis, il tendit un verre à Jules, un à Julie et l'autre à sa femme. Et prenant son verre, il dit :

— Je vous en prie buvez, faites-vous plaisir ! Il ne faut pas abuser des bonnes choses, mais il n'est pas défendu d'en profiter avec modération.

Berthier a parfaitement raison. Comme dit l'Ecclésiaste : 'Mange ta nourriture et bois ton vin avec joie.' Avec modération bien entendu !

Au même instant, Édith entra le sourire aux lèvres chargée d'un plateau de petits gâteaux succulents ce qui donna à l'occasion un air de festivité. Tout en faisant des projets pour l'avenir, ils savourèrent le bon rhum par petites lapées et dégustèrent les délicieux petits gâteaux qui leurs fondaient dans la bouche.

Comme ils étaient heureux de vivre ce merveilleux moment qui les

rapprocha et resserra leurs liens ! Ainsi, une nouvelle vie s'ouvrait devant eux.

## Une nouvelle vie commence

Dans pas longtemps, ils prirent tous le chemin vers le Cap-Haitien car le mariage était pour bientôt. Ils n'avaient pas perdu de temps pour commencer les préparatifs. Il faut dire qu'il y avait tant de chose à faire et pas beaucoup de temps devant eux. Il fallait régler les formalités, publier les bans, envoyer les lettres de faire part aux parents et aux amis pour leur annoncer le mariage et préparer la réception etc. Tandis que le jour du mariage s'approchait à grand pas, on s'activait aux derniers préparatifs et tous les arrangements furent pris en vue de célébrer l'heureux évènement.

Finalement, le grand jour était arrivé. Imaginez leur immense bonheur ! De surcroit, il faisait un temps superbe ! Le ciel sans nuage était d'un bleu éclatant. Le soleil brillait de mille feux et les oiseaux chantaient gaiement. Tout le monde était aux oiseaux ! Telle était l'ambiance dans laquelle avait débuté cette journée

« Oh, quelle belle matinée ! »

« Je suis certaine qu'elle est le prélude d'une journée splendide. »

« Quelle magnifique journée pour se marier ! »

« J'ai le pressentiment que tout va très bien se passer. »

Plusieurs étaient venus de loin pour l'heureuse occasion. Tandis que tout le monde se parait de leurs plus beaux vêtements et de leurs plus beaux bijoux, Vincent, le bedeau, tirait les cordes de toutes ses forces faisant sonner les cloches qui carillonnaient joyeusement et bruyamment pour annoncer la cérémonie.

Le cadre était tout à fait délicieux, la cathédrale était splendidement décorée. Une profusion de fleurs ornait le chœur et les bancs étaient ornés de guirlandes de fleurs qui emplissaient l'air de leur doux parfum. Les premières rangées de bancs à droite étaient réservées aux parents du marié et celles de gauche aux parents de la mariée. Arrivé à l'église, les parents des

mariés descendirent l'allée et prirent leur place emplissant, peu à peu, les rangées de sièges réservées à leur intention. Bientôt, des membres de leur famille de leurs amis et de leurs voisins gagnèrent chacun sa place et la cathédrale fut bondée en un rien de temps.

Pendant ce temps, dans la sacristie, le bedeau habillait le prêtre qui se préparait avant la célébration. Quelques temps plus tard, une porte s'ouvrit près de l'hôtel et le prêtre fit son entrée dans ses vêtements sacerdotaux.

Peu après, Jules et Calvin, son homme d'honneur, rentrèrent dans l'église et se placèrent au pied de l'autel. Les deux jeunes gens étaient vêtus avec élégance pour la circonstance. On aurait dit deux princes sorti d'un conte de 'mille et une nuits.' Leur habit, admirablement porté, leur sied comme un gant : habit bleu marin foncé avec pour complément de toilette, un petit bouquet piqué à la boutonnière, chemise blanche avec cravate papillon, boutons de manchettes dorés, gants blancs, souliers vernis noirs et chaussettes blanches.

Puis, tour à tour, les anges d'honneur, les garçons d'honneur et les jeunes filles qui étaient assignées comme demoiselles d'honneur descendirent processionnellement l'allée, en harmonisant leurs pas, et prirent place au pied de l'hôtel. Elles étaient vêtues de splendide robe de soie bleu clair finement brodée, et tenaient à la main un magnifique bouquet de fleurs. Leurs cheveux étaient ornés de jolies fleurs et leurs bijoux brillaient à travers leurs gants de dentelle.

Ensuite, ce fut le tour de la mariée. Tout le monde l'attendait avec une impatience visible. Soudainement, le bruit vibrant de l'orgue se fit entendre et elle fit son apparition fastueuse au bras de son père. Elle était rayonnante et resplendissante. Sa face était illuminée comme un ciel étoilé et ses yeux étaient étincelants de joie. Elle était vêtue d'une robe de dentelle blanche parsemée de perles délicatement posées. Une longue traine, semée de perles, se déployait à mesure qu'elle descendait gracieusement l'allée. Ses cheveux étaient ornés d'un élégant diadème et une voile de mousseline couvrait son angélique visage illuminé de son sourire radieux. Elle portait des boucles d'oreilles et un collier de belles perles. Et, un magnifique bouquet de fleurs en cascade complétait le tout.

Nul besoin de dire, que tous les regards étaient irrésistiblement tournés vers elle. Tout le monde était immobile. Chacun l'enveloppait du regard et se

disait combien elle était exquise et gracieuse. Effectivement, elle brillait d'une beauté suprême et rayonnante. Son futur époux la contemplait avec des yeux extasiés. Il était vivement impressionné par sa grâce et sa beauté. À mesure qu'elle s'approchait vers lui, tout s'estompait à l'arrière-plan. Il ne voyait ni n'entendait plus rien autour de lui. C'était comme si le temps s'était arrêté dans sa course.

Tandis que tout le monde, sans exception, admirait la mariée, celle-ci ne voyait que son futur époux qui était si beau et si radieux dans son habit de noce admirablement porté. Elle oublia le monde entier car elle nageait dans le parfait bonheur et ça se lisait sur son doux visage.

Soudainement, après avoir jeté un coup d'œil sur l'assemblée, le prêtre ouvra les bras d'un geste ample et d'un ton vibrant, il annonça gaiement la cérémonie par ces mots :

— Nous sommes assemblés en ce jour tout à fait spécial pour unir par les liens sacrés du mariage cet homme et cette femme qui désirent se donner l'un à l'autre et célébrer l'union de leur cœur et de leur vie. Ils veulent souligner en votre présence ce moment inoubliable.

Puis, il marqua un temps d'arrêt et d'une solennité remarquable, il commença le rituel. Après l'office, Jules et Julie fusionnèrent leur cœur dans un même élan en se vouant l'un à l'autre devant Dieu et devant les hommes. Ensuite, les mariés et leurs témoins passèrent à la sacristie afin d'apposer leur signature sur le registre. C'est ainsi que prit fin la cérémonie. Ils étaient désormais, mari et femme. Puis, les nouveaux mariés, rayonnant de joie main dans la main, descendirent joyeusement l'allée jusqu'à la sortie de l'église. Et là, Vincent tira les cordes avec tellement de vigueur qu'il ne touchait pas terre. Tandis que les cloches bondissaient à grande volée pour saluer les nouveaux mariés, toutes les personnes présentes criaient tous en chœur : Vive les mariés ! Vive les mariés !

Au milieu de cette ovation générale, nul n'attirait tant les regards que la mariée. Chacun la souriait et l'admirait.

La journée s'était écoulée en beauté. Ils étaient tous impatients d'aller à la réception. Tout le monde était invité d'ailleurs ! Beaucoup était présent, la famille et les amis ne cessèrent d'arriver à la salle de banquet laquelle était particulièrement soignée et magnifiquement décorée pour l'occasion. Sur les

murs et le plafond il y avait une profusion de fleurs qui exhalait leur suave parfum dans la salle. Et sur les tables, richement garnies, le couvert fut délicatement disposé pour les convives. Tandis que les mariés étaient assis au centre de la table de banquet, à tour de rôle, chacun leur offrit des cadeaux magnifiques et leur souhaita leurs meilleurs vœux de bonheur et de prospérité. Après quoi, l'homme d'honneur prononça un discours éloquent rempli d'émotion à l'adresse des nouveaux mariés. Et les convives se levèrent, en même temps, le verre à la main et crièrent spontanément : Bravo ! Bravo ! Vive les mariés ! Vive les mariés !

Par la suite, on servit libéralement toutes sortes de mets les plus délicieux qui emplirent la salle de leur fumet. À un moment donné, après que les convives eurent dégusté ce somptueux repas digne des dieux, les mariés coupèrent un énorme gâteau et ils se régalèrent tous.

Ensuite, les tables furent desservies en un clin d'œil. Et, l'orchestre se mit à jouer une musique qui incitait tout le monde à danser. Aussitôt que les mariés ouvrirent le bal, les invités prirent d'assaut la piste de danse. Les couples enlacés tournoyaient au son de la musique. Dès que la musique s'arrêtait, les invités éclatèrent en applaudissements pour témoigner leur appréciation et certains en profitaient pour aller boire au bar où était servie une grande variété de boissons à volonté et au goût de chacun. La réception était très en train, musique et voix s'entremêlaient formant un tout très animé. L'atmosphère était très plaisante. Tout le monde avait l'air de bien s'amuser car le bonheur brillait sur tous les visages. La soirée se prolongea ainsi gaiement jusqu'aux petites heures du matin. Le lendemain et le surlendemain, ils recommencèrent à faire la noce.

C'est ainsi que Jules et Julie commencèrent leur vie à deux, joyeusement entourés de tous ceux qu'ils aiment. Quelle splendide façon de commencer leur vie ensemble !

Au fil des jours, au fur et à mesure que sa grossesse progressait, Julie se portait merveilleusement bien et elle était pleine de vivacité et d'enthousiasme. Les mois passaient et le bébé se développait à vue d'œil. Les futurs parents savourèrent chaque moment de cette grossesse. Bien qu'il fût absorbé par son travail, Jules prenait toujours le temps d'apporter à sa femme un soutien considérable ce qui la rassurait et lui donnait le sentiment que l'enfant à venir fera partie in extenso de leur existence.



Au troisième trimestre de sa grossesse, Julie semblait tellement fatiguée que Jules s'inquiétait de son état. Pleins de bonnes intentions, il redoubla d'attention pour elle. Lorsque l'occasion s'est présentée, il dit :

— Tu sais ce que je pense ?

— Quoi donc ?

— Tu me parais blême et tu sembles exténuée de fatigue. Je pense que le grand air et quelques semaines de repos nous fera le plus grand bien. En attendant l'heureux événement, si nous allions à Ouanaminthe pour quelques temps ! Qu'en dis-tu ?

— Oui mon chéri, c'est une excellente idée qui me fait vraiment plaisir, dit-elle, tout en passant ses bras autour du cou de son mari et en lui donnant un baiser, on dirait que tu t'appliques à me faire plaisir. Mes parents seront si contents de nous voir.

— Eh bien, dans ce cas, je vais de ce pas faire les arrangements.

— Tu sais bien faire les choses mon très cher époux. Tu penses vraiment à tout ! C'est la raison pour laquelle, je t'aime chaque jour davantage !

Cette bonne idée fut mise en exécution sur-le-champ et ils partirent pour Ouanaminthe dans quelques temps.

Dès leur arrivée, Bérénice combla sa fille de tous les soins de toutes les attentions imaginables. Elle s'attela aussitôt à la tâche en se dépensant sans compter faisant tout ce qui était nécessaire au rétablissement de la future maman. Elle veillait à ce qu'elle ait une alimentation équilibrée. Elle l'a soumis à un régime riche en légumineuses et en fruits et légumes de couleur foncée, jaune, orange, rouge et verte. Le résultat était extraordinaire ! Au bout de quelques jours, Julie avait repris ses forces et sa couleur.

Un après-midi, alors qu'ils étaient assis dans le jardin et que Julie se prélassait amoureusement sa tête appuyée câlinement sur les genoux de son mari et que celui-ci tout en l'admirant passionnément lui passait délicatement la main dans les cheveux, il dit :

— Tout compte fait, je crois que c'était une bonne idée de venir ici. Je

trouve que tu as très bonne mine.

— C'est vrai Julie, répondit Bérénice, ton séjour ici t'a fait le plus grand bien ; tu es resplendissante.

— On peut dire que l'air de la campagne te réussit ! ajouta Berthier.

Elle remercia son mari par le plus doux des sourires, et leur dit :

— Vous avez entièrement raison. Je suis parfaitement remise, grâce à vos soins attentionnés.

Alors que les jours de sa grossesse touchèrent à leur terme, ils se préparèrent le mieux que possible en prenant toutes les mesures en vue de l'accouchement. En attendant, avec impatience, la venue du bébé ils s'occupèrent à chercher un prénom pour l'enfant. Si c'est une fille, nous l'appelleront Florence, dit Julie en souriant. Si c'est un garçon, nous l'appelleront David ou Daris, répondit Jules en souriant à son tour. Comme tous les deux aimaient bien Daris, ce prénom-là fut choisi au cas où se serait un garçon.

Enfin, l'attente pris fin, le jour tant attendu était arrivé. Malgré leur méticuleuse préparation, Jules resta néanmoins inquiet. Incapable de dissimuler son inquiétude, il regarda nerveusement autour de temps en temps. Julie lui caressa la joue comme pour lui dire, ne t'inquiète pas, tout ira bien.

D'une contraction à l'autre les choses semblaient suivre leur évolution normale. Cependant, après quelques temps, tandis que ses eaux se rompaient Jules sentait sur sa main les doigts de Julie se contracter de plus en plus. Une poignante souffrance se lisait sur son visage. Constatant la nécessité immédiate de faire venir la sage-femme, il pria Bérénice de prévenir Jasmine à cet effet. Alarmée celle-ci s'écria :

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Jasmine, cours vite chercher Mathilde. Vite ! Vite ! Julie va accoucher.

Comprenant que c'est une course fiévreuse contre la montre, sans tarder, Jasmine sauta vers la porte et parti en toute hâte chercher la sage-femme. Elle ne fit qu'un bond jusqu'à la maison de celle-ci. En arrivant à la barrière

de bois qui ferme l'entrée de la cour, elle s'arrêta haletante et en sueur. Le seuil franchi, elle s'avança quelques pas et s'arrêta encore un peu pour reprendre haleine avant de frapper à la porte car elle s'était essoufflé chemin faisant. Puis, après avoir repris son souffle, elle se mit à frapper la porte avec une telle vigueur que Mathilde vint ouvrir d'un air effrayé. À la vue de Jasmine, elle comprit qu'il y avait quelque chose de grave.

— Un peu d'eau pour l'amour de Dieu ! dit Jasmine, J'étouffe et je meurs de soif.

Mathilde s'empressa de lui apporter un verre d'eau fraîche qu'elle but avidement ; puis, elle lui rendit le verre vide en la remerciant aimablement.

— Mais, que ce passe-t-il ? C'est madame Coulombe n'est-ce pas ?

— Oui ! Venez vite, ma maîtresse va accoucher !

Sachant qu'il n'y a pas un instant à perdre, Mathilde prit promptement sa trousse et son chapeau et s'enveloppa de son châle. Et, au bout d'un instant, les deux partirent à la course.

Pendant que Mathilde et Jasmine couraient à toute jambe vers la maison des Florin, Jules et Bérénice faisaient tout pour calmer Julie. Tandis que la douleur envahissait et cuisait tout son être, des gouttes de sueur ruisselait sur ses tempes. La bouche douloureusement crispée, elle se raidissait en serrant la main de son mari tout en poussant un cri épouvantable : Oh ! J'ai tellement ma-a-a-al !

Au même moment la sage-femme arrivait. Elle commença par tâter le pouls de Julie, et elle fit ensuite un examen gynécologique. Immédiatement, elle constata la gravité de la situation. Le fœtus se présenta par le siège. Dans des circonstances aussi urgentes, il faut prendre les grandes mesures. Alors, avec une admirable présence d'esprit, elle comprit très vite que la façon la plus pratique d'aider cette pauvre femme et son enfant à naître c'est de tourner le fœtus en faisant des manipulations et des massages. Mais au moment même où elle commençait l'intervention, Julie eut de violentes commotions, des douleurs et des vomissements incessants. Mathilde faisait des pieds et des mains pour essayer de tourner le fœtus, mais la chose se compliquait de plus en plus. Julie était tellement effrayée par la situation qu'elle cria avec l'énergie du désespoir et l'accent de la plus vive douleur : Je t'en prie mon

Dieu sauve mon enfant à tout prix !

En proie à une douleur déchirante et tranchante comme un rasoir, Julie serra convulsivement la main de sa mère en poussant des cris à fendre l'âme. Voyant sa fille dans une telle agonie, Bérénice devint blême de frayeur. Dans cette situation de vie ou de mort, vous imaginez la terreur qui la saisit. Alarmé par les cris de sa femme, le cœur de Jules se serra d'effroi. C'était comme si ces cris pénétraient jusqu'au plus profond de son être. Il s'agitait désespérément car il se sentait impuissant. Tout à coup, il se leva de son fauteuil et se mit à parcourir le salon de long en large. Il était terrifié à l'idée qu'il pourrait arriver un malheur. Soudainement, une horrible et froide sensation l'envahit de la tête aux pieds si bien qu'il frissonna de peur. Dans son esprit les questions étaient : Va-t-elle s'en réchapper ? Est-ce la fin du bébé ou des deux ?

Quelle situation angoissante ! Jules avait les yeux dans toutes les directions et le cœur dans la gorge. Il suait et s'essuyait avec son mouchoir. Dans le désespoir du moment, sachant que c'est seulement une intervention divine qui pourrait sauver sa femme et son enfant, il se mit à genoux et commençait à prier.

Pendant ce temps, Bérénice posait des compresses sur le front de sa fille tout en priant silencieusement tandis que Mathilde redoublait d'efforts pour tourner le fœtus en exécutant des mouvements très précis. Même avec son savoir-faire, peu ordinaire, la manœuvre était difficile à maîtriser. Bien que Bérénice sache que Mathilde est une sage-femme expérimentée, que sa façon de faire est connue et fort estimée pourtant elle regardait toutes ces interventions avec une attention qui n'était pas exempte d'inquiétudes ; car elle savait bien que si elle se trompait le résultat serait funeste. Après quelques instants, finalement, elle parvint à grand peine à tourner le fœtus et de ses mains habiles elle lui facilita la sortie. Vous imaginez leur soulagement !

Soudainement, Mathilde s'exclama avec une explosion de joie : C'est un très beau garçon !

Oui, c'est un très beau garçon ! cria Bérénice en admirant le petit miraculé.

Ensuite, Mathilde ligatura et coupa le cordon ombilical. Quand elle eut terminé cette opération, tandis qu'elle aidait Julie avec le 'délivré', le bébé

changea de couleur et devint violet puis bleu ; il ne respirait et ne bougeait pas. À la vue de ce petit être inerte et de cette couleur qui ne disait rien qui vaille, Bérénice comprit très vite qu'il y avait quelque chose qui clochait. De plus en plus alarmée, elle sentit tout son corps trembler de frayeur. Pendant que Mathilde tentait de ranimer le nouveau-né, en lui faisant de la bouche à bouche, Bérénice retenait son souffle pour ne pas alerter Julie. Dieu merci, elle parvint à ranimer le petit être en détresse ! Immédiatement, ce dernier poussa des cris très rassurants ; il se mit à bouger et son teint reprit son aspect normal. Alors, l'expression de joie sur le visage de Bérénice qui avait disparue devant l'angoisse du nouveau-né refit surface.

Après avoir lavé, frotté, habillé et emmaillotté le bébé Mathilde le présenta à la nouvelle maman pour qu'elle l'allait. Celle-ci serra son petit trésor tout contre elle et lui présenta son sein gonflé de ce bon lait chaud et sucré au goût exquis. Le petit affamé ne s'est pas fait prier pour déguster le doux et nourrissant lait maternel. Instantanément, il téta avec ardeur le délicieux lait jaillissant du sein de sa mère. Julie contempla avec satisfaction ce petit doué d'un si robuste appétit. Elle était heureuse et soulagée d'être délivrée. Sauvée de justesse de cet accouchement difficile, elle s'émerveillait car il s'en est fallu de peu que les deux y laissent la vie. Ce n'est pas sans raison que Bérénice dit avec émotion :

— Grand merci, ma bonne Mathilde, c'est vous après Dieu qui les avez sauvés ; sans votre intervention, nous serions en ce moment dans le deuil et dans les larmes.

Et, Julie ajouta avec un sentiment de reconnaissance : Que Dieu vous garde ma bonne Mathilde !

— Tout le mérite revient au Grand-Dieu là-haut ! répondit la sage-femme avec humilité.

Puis, Bérénice donna à son beau-fils le compte rendu de l'accouchement. Celui-ci poussa un grand soupir de soulagement et s'exclama : Dieu soit loué ! Ils sont bien !

Jules s'est senti soulagé en apprenant que sa femme et le bébé se portent bien. Il prit conscience qu'ils auraient très bien pu mourir tous les deux. En entrant dans la chambre, il était si heureux de les voir, qu'il s'exclama d'une voix très émue :

— C'est un garçon ma chérie ! C'est un garçon ! Merci, du bonheur que tu me donnes. Et il ajouta, que Dieu vous bénisse Mathilde ! Je vous dois la vie de ma femme et de mon fils.

Puis, il embrassa tendrement sa femme. Lorsque celle-ci se fut acquittée de ses soins maternels, elle lui présenta le poupon. En prenant le nourrisson emmaillotté des bras de Julie, Jules sourit de satisfaction. Il l'entoura affectueusement de ses bras et posa doucement un baiser sur son front en disant :

— Oh comme il est beau ! Il te ressemble tellement, il a exactement les mêmes yeux que toi.

— Tu as raison mon chéri, il est vraiment très mignon !

Vraiment, c'était un enfant magnifique. C'était un petit ange avec des yeux brillants comme des étoiles. Bien au chaud et bien douillet dans les bras de son père, ses yeux se fermèrent et il s'endormit aussitôt. Jules souleva la moustiquaire de gaze du moïse, le déposa tout doucement légèrement sur le côté droit et le recouvrit du drap. Puis, il le regarda avec un sourire de satisfaction et des larmes de joie jaillirent de ses yeux. Cet évènement le remplit d'une joie comme peu d'autres évènements de sa vie, une joie d'une autre sorte que les autres plus vibrante et plus intense. Quel moment merveilleux !

L'heureuse nouvelle s'était répandue comme un feu de forêt ! Et à mesure qu'elle se rependait, ils commençaient à faire leur apparition chez les Florin. La famille, les voisins et les amis envahirent littéralement la maison afin de voir l'accouchée et son nouveau-né. Inutile de dire que ce dernier faisait l'objet de toutes les attentions ! Tout le monde était en admiration. Penché au-dessus du moïse et observant le petit de leurs grands yeux curieux, les visiteurs ne tarissaient pas d'éloges et de compliments.

— Regardez comme il est beau !

— Il est vraiment beau !

magnifique bébé ! Il est le portrait craché de sa mère.

— Quel

— Il dort si paisiblement et gracieusement, on dirait un petit ange.

— Comment allez-vous l'appeler ?

— Daris ! répondit fièrement Jules.

Quelques temps plus tard, le moment était venu de célébrer l'heureux événement. À cette occasion, ils organisèrent une réception dans la maison. Tout était prévu, tout était préparé afin que tout soit prêt pour faire la fête. C'était un moment de réjouissance pour toute la famille, les amis et les voisins, mais spécialement pour les fiers parents. Ils arrivèrent avec des cadeaux et ils offrirent leurs félicitations aux heureux parents. Tout le monde était très gai. Tout le monde mangeait, tout le monde buvait et tout le monde se réjouissait. Ainsi, ils passèrent un moment extrêmement agréable ! Sur ce, une période très chère de leur vie commençait.

Deux ans après la naissance de Daris, Julie était encore enceinte. En apprenant cela, Jules et sa femme et les personnes de leur entourage étaient tous dans la surexcitation. Malheureusement, leur emballement fut de courte durée ; car six mois plus tard, un matin en s'en allant au cabinet de toilette, Julie sentit un irrésistible besoin de pousser. À peine avait-elle fait deux pas, que son corps expulsa le fœtus mort depuis cinq jours déjà. Et tout à coup, c'était un déluge de sang. Effarée, elle poussa un cri de mort. En entendant ce cri, Marthe accourut dans la chambre. En voyant Julie tremblant et baignant dans son sang, elle poussa à son tour un épouvantable cri qui alerta toute la maisonnée.

C'était une scène horrible ! Il y avait une mare de sang sur le plancher ; et ça et là, des linges imbibés de sang. En un instant, la chambre était transformée en un vrai champ de bataille. Dans l'affolement, on entra, on sortait et on courait chercher le médecin, de la glace, des draps, des serviettes etc...

En attendant l'arrivée du médecin, on lui a appliqué des compresses gelées afin d'arrêter l'hémorragie. Cependant, au bout d'un quart d'heure à peu près, des symptômes de fièvre se manifestaient. Elle tremblait comme une feuille dans la tempête car la fièvre la dévorait. Lorsque le médecin arriva, il était trop tard ; malgré tous ses efforts, elle succomba quelques heures plus tard.

Oh, désespoir ! Jules était au désespoir ! On peut imaginer le trouble qui

l'affecte. C'était l'un des moments les plus pénibles de son existence. Son cœur était en lambeaux et sa souffrance était extrême. Dans les angoisses du désespoir, il pleura toutes les larmes de son corps. Cependant, au bout d'un certain temps, il s'est souvenu de son fils. Il savait qu'il devait vivre pour le petit car il avait tant besoin de lui. Ainsi, après avoir versé des torrents de larmes amères sur sa douce et tendre aimée dont le souvenir vivait encore dans sa mémoire, dans son cœur, dans son corps, dans sa maison et dans sa vie, il descendit en lui-même et se releva de sa douleur afin de remplir ses devoirs de père.

Oui, bien que la mort d'un être cher soit une épreuve extrêmement douloureuse, il faut néanmoins faire preuve de vaillance et se relever et avancer en dépit de la détresse et de l'adversité. Car il faut que la vie continue malgré tout !



## Les retrouvailles

Après la mort de Julie, Jules n'alla plus passer ses vacances à Ouanaminthe car sa blessure était encore vive et sa douleur était très grande. Cependant, le temps qui agit sur tout avait fini par amoindri sa blessure et apaiser sa douleur.

Quelques années plus tard, sur les instances de son père, Jules décida de partir en vacances. Alexandre était très content de cette décision parce que ça lui permettait d'aller couler des jours paisibles loin des soucis et des tracas quotidiens. Quant à Jules, il était impatient de se retrouver à Ouanaminthe après tant d'années car il avait hâte de seller son cheval et d'aller faire une excursion dans les bois. Toutefois, il ne se doutait pas que ce qui allait lui arriver pendant ces vacances allait changer radicalement sa vie.

Bientôt, ils commencèrent les préparatifs et le jour du départ fut fixé. Ils rassemblèrent les affaires dont ils auraient besoin et ils firent les malles. Le jour venu, ils prirent le chemin vers Ouanaminthe.

Pendant ce temps, comme d'habitude, chez les Florin tous s'activaient aux dernières préparations en vue de leur arrivée. Un cochon bien engraisé avait été préparé et on plumait et flambait un gros dindon et quelques poulets qui devaient être mariné pour le diner du lendemain. En ce moment même,

Édith, pour qui le choix des ingrédients est d'une importance capitale à la bonne réussite de son travail, est en train de cueillir méthodiquement les herbes potagères et les fines herbes qu'il lui faut pour concocter les plats les plus succulents. Elle remplit son panier de légumes et de fines herbes fraîchement cueillis. De retour, elle déposa le panier sur le comptoir de la cuisine afin de faire le tri. Ensuite, elle demanda à ses filles de venir lui prêter main forte afin de couper, de nettoyer et de mariner la viande et les abats. D'une main experte, en deux trois mouvements, Huguette et sa mère découpèrent et entaillèrent la viande en morceaux de choix. Puis, elles lavèrent le tout avec des oranges sures afin d'extirper les agents indésirables et d'attendrir la viande. De son côté, Jasmine écrasait dans un pilon les épices et les fines herbes qui amalgamera et rehaussera les saveurs. Après quoi, le tout fut assaisonné et mariné prêt pour la cuisson. Pendant que Jasmine triait le riz afin d'enlever les impuretés, Édith et Huguette écossaient les pois verts.

Mais, regardez autour de vous ! Tout est étincelant de propreté. Les casseroles et les marmites sont d'un poli parfait. Voyez là-bas, sur les étagères ! Tous les ustensiles sont proprement rangés ; il y a une place pour chaque chose et chaque chose est à sa place. Tout est si propre et si bien rangé ! Ça se voit qu'Édith et ses filles ne supportent pas la saleté ni le désordre. Sans être tatillonne, Édith aime que tout soit toujours propre et bien rangé. C'est la raison pour laquelle, tout comme la cuisine, le reste de la maison est d'une propreté exquise. Les trois femmes mettent beaucoup de soin à faire le ménage. Jasmine est la plus jeune des deux filles d'Édith. Dynamique et travailleuse, elle participe beaucoup aux tâches ménagères. Quand il y a un couvert à mettre et à ôter, de la vaisselle à laver, des casseroles à fourbir, des planchers à laver et à cirer, des meubles à épousseter et à polir, et des lits à refaire, c'est toujours Jasmine qui est chargé de ces tâches.

Toc, toc, toc ! On frappe à la porte.

— Honneur !

— Respect ! Répondit Huguette en se dirigeant vers la porte.

— Quel plaisir de vous revoir ! Veuillez entrer je vous prie ! Je vais avertir les Florin.

— Ils sont arrivés ! s'écrièrent ensemble Berthier et Bérénice en se dirigeant vers la porte avec un empressement enfantin.

— Soyez la bienvenue parmi nous ! dit Berthier avec un grand sourire en donnant une poignée de main bien serrée à Alexandre qui entrait, suivi de Jules tenant la main de Daris.

Et, ils se jetèrent dans les bras les uns des autres.

— Nous sommes ravis de vous accueillir parmi nous ! ajouta Bérénice. Et voilà le rayon de soleil de cette maison ! Comme tu es mignon ! Viens dans mes bras mon trésor !

— Mon Dieu comme il a grandi ! Viens voir Papi, mon grand. Tu ressembles de plus en plus à ta mère à chaque fois que je te vois.

— Je suis heureux de te revoir mon cher Alexandre. Il y a une éternité que je ne t'ai vu. As-tu fait bon voyage ?

— Je suis heureux de te revoir tout autant mon cher ami. Le voyage était excellent !

— Et Daris s'est comporté comme un grand garçon ! ajouta fièrement, Jules.

— Eh bien ! Quelles nouvelles mon cher Alexandre ?

— Ah ! Vois-tu cher ami, l'idée m'était venue d'accompagner Jules lorsqu'il ira à Port-au-Prince au mois d'octobre, mais je crois que ce serait mieux que j'aie le rejoindre un mois plus tard car j'ai une affaire à terminer. Dit donc, mon cher, comment vont les affaires ?

— Assez bien, merci. Le moulin fonctionne à pleine capacité.

— Voulez-vous prendre quelque chose ? demanda Bérénice.

— Ce n'est pas de refus ! répondit Jules.

— Après avoir fait un brin de toilette, Huguette vous servira quelque chose.

Quelques temps plus tard, Bérénice les conduisit à leur chambre. Ils prirent

le chemin de l'escalier qui amène au second étage où se situent les chambres à coucher. Un domestique, portant les malles, suivait pas à pas à travers le couloir jusqu'aux chambres qu'ils devaient occuper. Avec l'aide de Jasmine, Bérénice avait pris le soin de préparer les chambres à l'avance. Tout était impeccablement propre ! Bien frotté et bien lavé au savon et bien rincé avec de l'eau de basilic, les planchers brillaient comme des miroirs. Les meubles étaient bien polis, les rideaux des fenêtres, les couvertures des lits et les taies d'oreiller changés et les oreillers pouffés. La lumière se reflétait dans les bibelots en porcelaine qui ornaient les chambres. Bref, elles avaient tout préparé pour rendre le séjour des visiteurs agréable et confortable.

— Vous êtes chez vous ici, dit Bérénice. Vous le savez n'est-ce pas ?

— Depuis toujours ! Vous êtes bien aimable ! répondit Alexandre.

— Si vous avez besoin de quelque chose n'hésitez pas à me le faire savoir !

— Nous vous remercions infiniment pour votre hospitalité. Nous vous en sommes très reconnaissants ! ajouta Jules.

— Il n'y a pas de quoi mes amis !

Pendant qu'ils faisaient un brin de toilette, dans le but de se rafraîchir, Édith préparait un petit goûter et des rafraîchissements. Soudainement, elle entra avec un plateau de délicieux petits gâteaux moelleux et délectables et des petits pâtés à la viande qu'elle seule sait réussir si bien. Puis, Huguette arriva avec un plateau rempli de verres de limonade bien frappée avec de la glace concassée.

La dégustation s'écoula délicieusement. Ils étaient tous très contents de se retrouver. Bérénice et Jules avaient une conversation très intéressante sur l'éducation des enfants tandis que Berthier et Albert se racontaient leurs affaires.

Pendant ce temps, Édith et ses filles s'affairaient dans la cuisine où arômes et saveurs s'entremêlaient et formaient un bouquet exquis. Ces trois cordons bleus étaient en train de concocter un succulent dîner. Au menu il y avait : un ragoût de porc et de crabes aux gombauts et aux épinards bien assaisonné et mijoté à la perfection servi sur un nid de riz blanc ; et pour le dessert, un plat de rondelles de bananes, de morceaux d'ananas, de mangue, de melon et

de quartiers d'orange, dans un coulis de jus de citron-vert et de miel. Dès que le repas fut prêt, on passa joyeusement dans la salle à manger où tout le monde s'installa à table.

— Mumm... ! C'est délicieux !

— Édith, Quel plaisir ! C'est un vrai délice !

— Il a tout à fait raison, il est ragoutant ce ragoût !

— C'est délicieux et savoureux Édith !

— A votre service toujours ! répondit Édith avec un sourire de satisfaction.

Après le diner, Bérénice et Berthier enveloppèrent de tendresse leur petit-fils. Ils ne se rassasièrent pas de le regarder et de l'embrasser. De temps en temps, ils le prirent dans leurs bras et posèrent de gros baisers sur ses joues. Ils le tenaient sur leurs genoux et le berçaient tendrement en le baisant. Le petit recevait bien sagement, sans remuer, toute cette attention et toutes ses caresses avec une satisfaction visible. Berthier et Bérénice éprouvèrent beaucoup de joie en compagnie de leur petit chouchou, et passèrent beaucoup de temps à le chouchouter et à répondre à ses moindres désirs avec toutes sortes de câlineries.

La journée a été palpitante et harassante pour les Coulombe. Après être rentré du voyage, ils n'ont pas pu prendre quelque repos. Bien sûr, à la fin de la journée, ils étaient très épuisés et voulaient sans aucun doute dormir. D'ailleurs, Alexandre se sentait gagner par un invincible sommeil et commençait à somnoler depuis quelques instants déjà. Soudainement, il dit :

— La journée était très exténuante, je tombe de fatigue mes amis. Il est grand temps que je me retire. Il faut que j'aille me coucher, murmura-t-il en baillant.

À peine avait-il gagné son lit, qu'il s'endormit comme un ours en état d'hibernation. Jules en profita également pour s'excuser car il était excédé de fatigue. Ils se souhaitèrent tous la bonne nuit et rejoignirent chacun son quartier pour y passer la nuit. Ils se mirent vite au lit et s'installèrent confortablement pour la nuit. Et, peu à peu, ils cédèrent au sommeil et s'endormirent du sommeil du juste sous les chants des criquets et des

grillons et les bruissements du vent. Les mille bruits divers qui emplissent la nuit n'ont pas dérangé leur profond sommeil, pas même le croassement lugubre des crapauds. Ainsi, la nuit ne fut troublée par aucune espèce d'interruption.

Très tôt le lendemain matin, on entendait sonner l'angélus à la cathédrale. Édith était déjà sur pied, car elle se lève à l'heure où les coqs chantent. Édith était la dernière couchée et la première levée. Après un délicieux repos bien mérité, elle était revigorée et rafraîchie. Pendant qu'elle allumait les réchauds, une fine pluie passa sur la ville et rafraîchit l'atmosphère. Sans se préoccuper du temps, comme un bataillon, les trois femmes étaient encore une fois sur pied d'alerte dans la cuisine. Il y avait tant de choses à faire. Pendant qu'Édith et Huguette préparaient le café, le chocolat au lait, le gruau d'avoine, les œufs brouillés aux harengs saurs, Jasmine préparait des avocats en tranches, du jus d'oranges, et du lait caillé. Puis, elle retira du garde-manger, un pot de confiture de goyave, un pot de beurre d'arachide et un pot de mélasse. Elle arrangea ensuite, les petits pains dans le panier à pain et plaça du beurre dans le beurrier, du sucre dans le sucrier, le lait dans le pot à lait et versa ensuite, le café fumant dans la cafetière.

Progressivement, un délicieux arôme de café et une appétissante odeur de pain frais venant de la cuisine embaumaient l'air et réveillèrent tranquillement les gens de la maison. Après une bonne nuit de repos, ils étaient plus que remis des fatigues de la veille ; ils s'éveillèrent gais et bien portant.

À ce moment, Jasmine alla à l'office sorti l'argenterie et la porcelaine et mit la touche finale dans la salle à manger. Elle dressa la table en un tour de main. En entrant dans la salle à manger, tout le monde avait l'eau à la bouche et avait hâte de déguster. Attablé, ils mangèrent et burent avec plaisir. Le déjeuner terminé, ils étaient tous plus que rassasiés.

Après le passage de la pluie, finalement, le soleil était sorti de dessous sa couverture nuageuse et s'était montré dans toute sa splendeur inondant délicatement et passionnément la terre, la flore et la faune de ses rayons bienfaisants. La terre se réjouissait follement de cette douce et pénétrante chaleur, les tourterelles et les pigeons séchèrent leurs plumes et roucoulaient tendrement dans les branches des arbres qui ouvraient gaiement leurs feuilles afin de recevoir cette lumière tant désirée. Et les fleurs du jardin, dont les bouquets pesants s'entrelaçaient amoureusement, embaumaient l'air de la

suavité de leur parfum. C'était le prélude d'une charmante journée !

Jules était très heureux de se retrouver dans la maison qui lui rappelait sa chère Julie. Sa mère avait gardé la chambre de cette dernière telle qu'elle l'avait laissé. La maison des Florin était une très belle maison, soigneusement entretenue. Il y avait quatre pièces au rez-de-chaussée. La porte d'entrée s'ouvrait sur un grand couloir, le salon était à gauche et le boudoir était à droite. La salle de séjour donnait sur la cour et une grande salle à manger s'ouvrait sur un jardin tout à fait charmant. Partant de l'entrée, il y avait une double rangée de fleurs, d'une beauté exquise, dans de magnifiques vases en terre cuite. Une longue galerie, ornée d'une balustrade travaillée avec habileté, faisait le tour de la maison. Le balcon du haut et la véranda était également agrémenté de jolies fleurs qui ajoutaient une note de couleur et de beauté et donnaient à la maison un air de fête.

Une haie fleurie encerclait la propriété qui était égayer par les flamboyants et entourée de plates-bandes de fleurs disposées avec un goût raffiné qui lui donnaient du cachet. Il y avait un bboisé qui séparait la maison du chemin et à l'arrière-plan un verger et un charmant jardin. Le jardin était absolument magnifique ! Les fleurs étaient d'une beauté exquise et les plates-bandes minutieusement agencées. C'était une mosaïque de toute beauté que Bernard, le jardinier, réussissait à merveille. Ce dernier avait une vraie passion pour le jardinage et il accomplissait sa besogne avec amour et passion répétant à tout bout de champ : Un jardin, il faut en prendre soin en l'embellissant.

Les arrangements de fleurs dont les couleurs resplendissaient au soleil enchantaient le regard. Il y avait des rosiers de différentes couleurs, des orchidées éblouissantes, des hibiscus aux couleurs éclatantes, des glaïeuls, des bégonias, des jasmins, des frangipaniers, des bougainvilliers et des flamboyants pour ne nommer que celles-là. Le soir, quand tombait la nuit, c'était paradisiaque ! La brise soufflait et la douce fragrance des jasmins de nuit entraînait par les fenêtres et emplissait la maison.

Le terrain était joliment aménagé. La manière dont les arbres étaient disposés créait un effet enchanteur. Il y avait des tamariniers, des pommiers d'acajou, des limettiers et des citronniers aux feuilles aromatisées, des avocatiers aux fruits à pulpe fondante, des bananiers aux larges feuilles luisantes, des manguiers chargés de fruits succulents, des goyaviers aux baies sucrées, des papayers aux bouquets de feuilles digitées, des corossoliers, des orangers et des pamplemoussiers aux fleurs odorantes, des palmiers au feuillage éclatant

et des chênes plusieurs fois centenaires.

Après la messe, Édith et ses filles se mirent en quatre une fois de plus pour préparer le dîner. Cette fois-ci, il y avait au menu : fricassé de dindon et poulet, riz blanc, purée de pois vert, cannelons au gratin, des duchesses et une salade rouge. La cuisine était en fête ! Les senteurs qui s'y échappaient se répandaient dans toute la maison et excitaient les papilles. Quelques temps plus tard, le dîner était enfin prêt. Jasmine plaça sur la table, une nappe brodée, de coton blanche, et les serviettes de table assorties . Ensuite, elle sortit du grand buffet d'acajou, les grandes et les petites assiettes, les bols à salade, les grandes et les petites cuillères, les grandes et les petites fourchettes, les couteaux et les verres. La table était préparé avec goût, tout y était, il ne manquait que les convives. Bérénice les invita à passer à table. Chacun s'extasiait sur l'excellence du dîner. Alexandre et Jules remercièrent, gracieusement, leurs hôtes.

Ah ! Les diners dominicaux ! Quel plaisir de déguster un bon repas en famille ou avec des amis ! Oui, il n'y a rien de mieux que de bien manger et de bien boire sans excès.

— Que c'est bon de se retrouver tous ensemble ici ! Tout est si convivial et si plaisant. Encore une fois, Édith et ses filles se sont surpassées ; tout ce qu'elles ont préparé joue une véritable symphonie dans la bouche, dit Jules avec enthousiasme.

— Quel plaisir Bérénice ! Tout est parfait, l'arôme, l'aspect et le goût. C'est vraiment un repas digne d'éloges, ajouta Alexandre.

— Nous sommes très heureux que tout est à votre goût. Édith et ses filles sont réellement d'excellentes cuisinières, répondit fièrement Berthier.

— Ces trois femmes cuisinent avec amour. Comme le dit souvent Édith, il faut y mettre tout son cœur, ajouta Bérénice.

Ils restèrent longtemps à table car personne n'était pressé de terminer le repas. Ils passèrent donc un temps considérable dans la salle à manger car il régnait dans la pièce une délicieuse fraîcheur. Les conversations s'animaient et la joie et la satisfaction se lisaient sur tous les visages à mesure que s'animaient les conversations. Quelque temps plus tard, le repas pris fin. De la salle à manger, ils passèrent à la salle de séjour pour aller prendre le café.



Cette salle était la plus belle de la maison. C'était une pièce polyvalente très lumineuse et tout à fait agréable où l'on se retrouvait pour jouer aux cartes pour lire ou pour relaxer. Elle était aménagée de façon à procurer aux habitants de la maison la fraîcheur tant recherchée sous ce climat tropical. Elle était décorée avec goût ; tout a été pensé dans les moindres détails. Au fond de la pièce, il y avait une bibliothèque en acajou avec des volumes et des livres joliment reliés. Il y avait également un grand divan garni de jolis coussins avec des motifs de couleurs vives. La structure en bois d'acajou des meubles évoquait la nature et donnait du cachet à la pièce. Les murs étaient joliment décorés de magnifiques peintures avec de charmantes scènes champêtres. La couleur lumineuse des murs était harmonisée avec l'ensemble de la pièce et créait un univers assez doux et relaxant.

Après le dessert les liqueurs et le café lentement dégustés, pendant qu'Huguette enlevait les petites tasses vides et leurs petites soucoupes, les verres et les assiettes de gâteaux, Alexandre ouvrit une boîte de Monte-Cristo offrit un à Berthier et en choisit un avec une satisfaction visible. En bon connaisseur, ils craquèrent leur cigare afin de s'assurer qu'il est bien sec et l'alluma méticuleusement. Une fois leur cigare allumé, ils aspirèrent longuement une bouffée de tabac ; et après l'avoir expiré, les deux hommes se regardèrent en souriant de ravissement. Installés confortablement dans leur fauteuil à bascule, les deux amis fumèrent leur cigare avec plaisir en parlant de tout et de rien. Tandis que Bérénice, elle, se balançait doucement et sommeillait tranquillement son petit-fils sur ses genoux.

La sieste terminée, ils passèrent le reste de l'après-midi à discuter tranquillement d'affaires et de leur jeune temps et de tout ce qui se passe au quotidien. Berthier parlait du rendement de la terre et de la production du moulin, alors qu'Alexandre parlait de la ferme et du bon vieux temps.

Pendant ce temps, Jules qui avait soif de sensations fortes décida d'aller faire un tour à cheval. Comme son père, il est un cavalier hors pair. Il connaît bien les chevaux et il a avec eux un lien indéfectible en particulier avec Capitaine son cheval préféré. Jules aimait énormément ce cheval. Il faut dire que ce n'était pas un cheval ordinaire. C'était un animal superbe ! Il était rapide, puissant et résistant. Il avait une très belle allure et sa forme était gracieuse. Il était particulièrement musclé, sa poitrine était large et ses garrots étaient fermes. Bien que Capitaine fût un cheval puissant par la force, il n'était pas farouche. Sa docilité était une de ses caractéristiques les plus remarquables. Il était également fascinant et plein de personnalité. Il aimait tellement être

adulé, que lorsqu'on le complimentait il souriait avec un grand sourire de cheval et secouait la tête de haut en bas. Bien souvent, il se tenait bien droit avec un air hautain et distingué comme s'il savait qu'il avait de l'importance. Lorsque Jules et lui se rencontraient, il prenait sa tête entre ses bras et l'embrassait ; il hennissait de plaisir. Il lui parlait comme on parle à un ami et l'animal faisait des signes de la tête comme s'il comprenait ce que lui disait son maître. Capitaine était une bête, mais il n'était pas bête !

Après avoir sellé l'animal, Jules sauta lestement sur son dos et s'élança au galop faisant un avec son cheval. Il avait l'air tellement gracieux, on aurait dit un prince. Tandis que sa main laissait flotter la bride, il s'abandonnait à la cadence du galop et pensait au temps où il faisait de longues promenades à cheval avec sa chère Julie. En se dirigeant à travers ce magnifique paysage, il admirait avec ivresse les beautés qui l'entouraient. Il était ébloui par ces vastes espaces qui lui procuraient cette sensation de liberté tant désiré. Poursuivant sa chevauchée, l'air chargé des plus doux parfums qui lui frappait le visage le faisait réaliser qu'il était vraiment à la campagne. En effet, il n'y a rien de telle qu'une bonne balade à cheval pour vous faire réaliser que vous êtes vraiment à la campagne.

Au bout d'un certain temps, Jules descendit de son cheval et l'attacha à un arbre. Pendant un moment, tout en le caressant, il admirait l'animal qui broutait tranquillement les jeunes pousses de l'arbre. Il aimait tellement le regarder brouter. Capitaine prit une partie d'herbe luxuriante et puis il mastiqua tout en remuant la queue, d'un côté à l'autre, de façon rythmée. Lorsqu'il eut brouté autant d'herbe que pouvait contenir son estomac, repu il se reposa enfin pour ruminer.

Après avoir admiré longuement son cheval, Jules continua sa promenade à pied. Tout en marchant, il contemplait les beautés de cette nature si belle et si riche. Des fleurs de toutes sortes aux couleurs éclatantes offraient un spectacle ravissant. Des papillons aux couleurs les plus exquis voletaient à travers les arbres et de fleur en fleur. Il regardait avec admiration cette explosion de couleurs et écoutait avec ravissement les oiseaux qui chantaient à plein gosier. Soudainement, une volée de perroquets passait au-dessus de sa tête signalant leur présence en croassant et en criillant. Leur brillant plumage de couleur vert métallique scintillait au soleil. Jules était frappé d'émerveillement en les apercevant. Il s'arrêta un instant afin d'admirer leur ardent coloris. Continuant sa promenade, à l'aventure, il se dirigea du côté de la rivière espérant rencontrer Jasmine sur son parcours car il ne l'avait pas

vu depuis son arrivée. Il savait que par une si magnifique dimanche après-midi, elle allait sûrement se promener au bord de la rivière. Après avoir fait une longue traite, il senti tout à coup la fatigue et se rendit compte qu'il avait marché depuis une demi-heure. Accablé de chaleur, il s'installa confortablement sous un gros arbre pour se reposer et prendre le frais en espérant que Jasmine passe par là. Toutefois, grisé par la douceur de la brise, il ne tarda pas à s'endormir.

Au fait, Jules ne se trompait pas, Jasmine se promène dans les parages. Durant la saison chaude, tous les dimanches après-midi après ses corvées, elle a l'habitude de descendre à la rivière pour se rafraîchir. Pour elle, il n'y a rien de telle qu'une bonne baignade dans ces eaux cristallines pour se délasser et se pâmer sous le chaud soleil tropical. Cet après-midi là, comme d'habitude, elle suivit le chemin de terre qui coupe à travers les manguiers afin de cueillir quelques belles mangues. Tout en chantant tout bas une chanson, elle allait d'arbre en arbre en exécutant quelques pas de danse et en pirouettant gracieusement.

Soudainement, Jules se réveilla de son sommeil et aperçut une ombre se déplacer entre les arbres. En se penchant, il distingua une silhouette qui décrivait avec prestesse et légèreté des cercles autour des arbres. Discrètement caché derrière le tronc de l'arbre, il se pencha encore plus afin de distinguer aisément les traits de la danseuse. Et, en la voyant, il resta médusé. Il faut comprendre son étonnement car depuis les quelques années écoulées, Jasmine a connu un changement spectaculaire au cours de son développement. Elle s'était métamorphosée en femme comme une chenille en papillon. Elle était plus belle que Jules n'avait pu se l'imaginer même dans ses rêves les plus extravagants. Vous comprenez alors, pourquoi il reste muet d'admiration et de saisissement. Il demeura là, silencieux et hors de vue, l'observant avec ses yeux dilatés par une curiosité assoiffée. Absorbé dans la contemplation de ce délicieux tableau qui s'offrait à lui, il n'avait qu'une envie : l'admirer ! Elle était si belle à regarder ! Il se disait en lui-même : Quel œuvre d'art ! Quel charme dans le mouvement des bras et des pieds ! Mais quelle grâce ! Et quelle beauté ! On dirait une sorte de rituel exécuté par un ange tombé du ciel.

Il observait attentivement son corps mince et souple se déplacer avec grâce et élégance. Il examinait sa posture, la position de ses bras, les mouvements de ses jambes élancées et gracieuses et la façon dont elle tournait autour des arbres. Ses allures féminines, ses formes et ses mouvements pleins de grâces

l'enchantaient à un tel point qu'il ne pouvait détacher d'elle ses regards.

Brusquement, l'attention de Jasmine fut attirée par un manguier chargé de grosses mangues magnifiques, gorgées de savoureux nectar. Elle décida de grimper dans l'arbre afin d'en cueillir quelques-unes. Elles étaient bien mures et divinement parfumées. Elle prit une mangue, l'apporta à sa bouche et mordit à belles dents : Mumm, juteuse et savoureuse ! dit-elle.

Tandis qu'elle savourait lentement le juteux fruit, le jus dégouttait sur sa robe. Mais en essayant d'essuyer la tâche, elle ne faisait qu'empirer la chose. Alors, elle se laissa glisser doucement le long du tronc de l'arbre afin d'aller frotter sa robe dans l'eau de la rivière. Elle s'en alla tout en dansant et en fredonnant. Ce spectacle excita au plus haut point la curiosité de Jules. Afin de ne pas perdre de vue un seul de ses mouvements, il grimpa discrètement à un arbre. Et, soudainement, un spectacle dont il n'avait pas l'idée s'offrit à sa vue. Jasmine s'avança jusqu'au bord de la rivière ; puis, afin de s'assurer qu'elle était bien seule et que personne ne pouvait la voir, elle jeta un coup d'œil examinateur autour d'elle en regardant de tous côtés et successivement à droite et à gauche et devant et derrière. Lorsqu'elle se fit assurée qu'elle était bien seule, elle enleva sa robe afin de frotter la tâche. Après quoi, elle laissa tomber son jupon à ses pieds. Lorsqu'elle était à peu près dans le costume d'Eve, elle plongea comme une sirène dans les eaux de la rivière. Au bout d'un instant, elle refit surface et se mit à nager avec aisance comme un poisson dans l'eau. Après quelques brassées, elle se tourna sur le dos et fit la planche. Elle s'abandonna totalement en glissant tout doucement à la surface des eaux. Visiblement détendue, les yeux fermés, elle se laissa porter par l'eau. Et tandis qu'elle flottait dans cette confortable et relaxante position, elle sentait la chaleur du soleil lui caresser doucement la peau. Après un certain temps, pensant être à l'abri des regards sans se douter le moins du monde que Jules se trouve non loin de là et assiste à la scène, elle émergea de l'eau qui ruisselait doucement comme une fine pluie sur sa peau brune cuivrée. Le soleil de l'après-midi dardait ses rayons sur sa poitrine voluptueuse perlée de gouttelettes d'eau. Inondées de la lumière du soleil, toutes les parties de son corps étaient resplendissantes. Jules se dit en lui-même : Quel éblouissant spectacle !

En effet, sa physionomie avait quelque chose d'extraordinaire. Ses courbes enchantaient le regard du jeune homme qui était tout yeux. Elle avait l'air d'une déesse dans un corps de femme. Oui, elle était divinement belle ! Jules en avait le souffle coupé devant ce spectacle envoutant qui s'offrait à lui. Il

était captivé par la beauté de ce corps d'un érotisme extravagant. Tandis qu'il admirait tout à son aise cette créature enchanteresse, le visage éclairé par un large sourire et les yeux brillants de plaisirs, une sensation d'excitation envahissait tout son être. Et pendant environ quelques minutes, il céda à ce mouvement bouleversant et entraînant ; portant sur elle un regard plein de désir, comme David sur Bath-Shéba. Grisé par ce spectacle, il resta en extase perdant le sentiment du temps.

Mais lorsqu'il reprit subitement ses esprits, par un débordement de scrupule il jugea son comportement indécent. Avec une mine effarouchée, il détourna vivement ses grands yeux extasiés. Puis, il glissa doucement le long du tronc de l'arbre et s'en alla silencieusement à travers les arbres en faisant le moins de bruit possible.

Après être parti de là, encore agité par l'émotion, il continua sa promenade. Toutefois, la scène produisit sur lui une impression si foudroyante que quelques heures plus tard il était tout remué à la pensée de tout ce qu'il avait vu.

Comme Jules continuait sa promenade, un peu plus tard au cours de l'après-midi, Jasmine et lui se rencontrèrent dans les environs.

— Jasmine, quelle charmante surprise ! Comme tu as bonne mine et comme tu as changé depuis la dernière fois ! Quelle radieuse métamorphose !

Elle jeta un regard interrogatif et dit :

— Je suis contente de vous revoir après tant d'années, monsieur Jules ! Je profite de l'occasion pour vous présenter mes sincères condoléances. J'ai été peiné par la triste nouvelle.

— Que tu es gentille ! C'est très aimable à toi d'y avoir pensé. Mais je préférerais que tu m'appelles Jules tout court.

Étonnée par cet attitude pour le moins surprenant, elle le regarde avec déférence et lui fit humblement cette remarque :

— Comme vous voulez monsieur Jules ! Avec tout le respect que je vous dois, je tiendrai compte de votre préférence.

— J'ai le sentiment que tu n'es pas du tout contente de me voir comme tu le dis. Il m'est très pénible de voir que tu ne me tiens plus dans la même estime.

— Bien sûr que oui ! Je me réjouis de vous revoir.

— Alors, pourquoi prends-tu cet air guindé ? Ce n'est guère ton genre. Qu'est-ce qui ne va pas ? Non seulement tu me vouvoies, tu m'appelles monsieur Jules par-dessus le marché.

— C'est à cause des convenances, voyons ! Et puis, je croyais qu'après toutes ces années tu avais changé, ajoute-t-elle avec un regard plein de délicatesse.

— Mais non, je suis toujours le même, entre nous rien n'a changé et ne changera jamais ; notre amitié d'enfance reste intacte. Je t'invite à me tutoyer à l'avenir. Et je me réjouis de te revoir également !

Il lui tendit un petit coffret et un paquet en disant :

— Je t'ai apporté les petites douceurs que tu aimes tant et un petit cadeau. Je sais que tu as beaucoup de goût pour la lecture ; c'est un livre bien documenté, mais en même temps très agréable à lire. Le bijou c'est en souvenir de Julie et aussi pour te remercier d'avoir pris bien soin d'elle lorsque nous étions de passage ici.

Jasmine fut agréablement surprise. En ouvrant le coffret, elle aperçoit un bijou magnifique une chaîne en or avec son médaillon. On imagine ses sentiments. Le fils des Coulombe, lui offre de tels cadeaux. Quel bonheur, mais quel honneur ! Évidemment, elle les reçoit avec beaucoup d'enthousiasme. Rien ne pouvait lui faire plus plaisir. Aussi étonnée qu'enchantée, elle ouvrit ses grands yeux émerveillés et dit avec un accent de satisfaction marqué :

— Je te remercie infiniment ! Jamais personne ne m'avait offert d'aussi beaux cadeaux. La chaîne et le médaillon sont absolument magnifiques !

— Je suis très heureux qu'ils te plaisent. Aimerais-tu que je l'attache à ton cou ?

Il se proposa gentiment d'attacher la chaîne à son cou. Elle se retourna et accepta avec un plaisir évident. Au bout d'un moment, bien qu'elle aurait aimé continuer la causerie, elle lui dit :

— Je regrette, mais il faut que je rentre.

— Tu t'en vas déjà ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Il le faut.

— Alors, à demain !

— Je ne serai pas libre demain.

— J'aimerais te voir et causer avec toi, comme par le passé.

Elle hocha la tête en faisant une grimace et dit :

— C'est que je ne suis plus libre comme je l'étais lorsque nous étions adolescents.

Sans pouvoir cacher le désappointement que lui cause ce refus, Jules répondit :

— Je désire vraiment te voir demain, j'ai tant de chose à te dire !

Elle venait de se rappeler que le lendemain c'était jour de lessive. Alors, elle sourit et dit :

— Te rappelles-tu où nous avons l'habitude d'aller au bord de la rivière ?

— En te revoyant, il n'y a pas un moment de notre ancienne amitié qui ne se présente à mon esprit. Je me rappelle de tout, comme si c'était hier !

— Très bien, j'y serai demain au petit jour ; je dois faire la lessive, tu me rejoindras là-bas !

— J’y serai sans faute !

Jules était vraiment enchanté de revoir la compagne de son enfance qu’il considérait comme une sœur. Ils avaient si souvent joué ensemble pendant leur enfance qu’il la revoyait dans ses souvenirs alors qu’elle n’était qu’une jeune fille. Toutefois, il voyait et ressentait qu’elle n’était plus la Jasmine d’autrefois.

Après la rencontre, heureuse et fière d’avoir reçu les cadeaux et flattée de l’attention et de l’honneur que Jules lui avait témoigné, Jasmine se précipita toute joyeuse se montrer à sa sœur. Excité comme un enfant qui vient d’acheter une crème à la glace, elle raconta naïvement à sa sœur ce qui s’était passé entre Jules et elle. Huguette, en revanche, ne manifesta pas d’enthousiasme. Évidemment, elle se faisait du souci pour Jasmine car elle était encore jeune et inexpérimentée. Pour souligner toute l’importance et la gravité de la situation, elle lui dit d’un ton moralisateur :

— Fais attention à toi et à ce que tu fais Jasmine. Un seul faux pas et tu peux te mettre dans de graves problèmes.

— Ne gâche pas tout, Huguette ! Pourquoi veux-tu gâcher ma joie ? Au contraire, partage-la avec moi !

— Je ne veux pas être rabat-joie. Mais il semble que tu ne te rendes pas compte de la gravité de la situation et des conséquences que cela pourrait avoir. Dans la vie on a toujours besoin de bons conseils, surtout lorsqu’on est jeune. Je veux tout simplement te guider vers la bonne route à suivre. Tu sais bien que je t’aime et que je ne supporterais pas de te voir souffrir.

— Je comprends ta prudence Huguette et je suis tout à fait d’accord avec toi. Mais, sois sans crainte, Jules et moi nous ne sommes que des amis.

— Comment peux-tu dire une telle chose ? Je n’arrive pas à le croire ! Aurais-tu oublié de qui il est le fils ? Ou, dans ta soif de considération, tu laisses ton cœur te tromper ? Ami de Jules Coulombe ! Une personne comme toi ne doit pas avoir ce genre de prétention. Tu ne te rends pas compte qu’il y a tout un fossé entre toi et lui. Tu sembles oublier que sa famille fait partie de la haute société. Aux yeux de ces bourgeois, imbus de leur statut qui nous regardent de haut, nous ne sommes que des domestiques des personnes



ordinaires au bas de l'échelle sociale au dernier rang de la société.

Jasmine exprime son désaccord et défend Jules âprement en disant :

— Je crois que tu es en train de te méprendre Huguette. Il ne faut pas couler tout le monde dans le même moule. Car bien que faisant partie de cette famille, Jules est tout le contraire de ces gens. Il est tout à fait différent lui, il ne tient pas compte des distinctions sociales et il n'est pas non plus entaché par les préjugés. À présent et comme à l'époque où nous étions plus jeunes, il s'abstient de se mettre sur un piédestal et il garde toute sa simplicité. Il me témoigne de l'amitié et me parle toujours avec politesse.

En outre, souviens-toi donc que ce sont ces bourgeois comme tu le dis qui ont eu la bonté de nous ouvrir leur porte et nous permettre de travailler et de vivre ici lorsque nos parents se trouvaient dans une situation financièrement délicate. Cela montre qu'ils ne sont pas si bourgeois après tout. N'est-ce pas là une bonne raison de faire nous-mêmes preuve de reconnaissance ? Moi, je crois que nous avons bien des motifs de leur être reconnaissant.

— C'est bien vrai, ce que tu dis Jasmine. Après ce qu'ils ont fait pour nous, nous avons tout lieu de leur être reconnaissant. Mais le simple fait de vivre ici, ce n'est pas une raison de les fréquenter comme s'ils étaient nos égaux. Ce sont les conventions de la société. Ce n'est pas moi qui fixe les règles du jeu. Par contre, je sais que nous devons les suivre pour la bonne marche des choses. Et comme dit Lafontaine, dans *Le Pot de Terre et Le Pot de Fer*, « Ne nous associons qu'avec nos égaux. » En fait, tout ce que je veux que tu comprennes c'est que tu ne peux pas espérer te lier avec ces gens de haut niveau sans en pâtir. D'ailleurs, il me semble un peu étrange que monsieur Jules t'offre de tels cadeaux. Sois sur tes gardes Jasmine ! Sois sur tes gardes !

— Je vois vraiment que tu tiens ton rôle de grande sœur comme il se doit en prenant bien soin de moi. J'apprécie beaucoup ton amour et tes conseils francs, mais tu as tort de t'en faire. Je t'assure, qu'il n'y a rien entre Jules et moi. Nous ne sommes que des amis. Si tu me permets l'expression.

— Rappel-toi toujours que ce que je vise c'est ton bonheur. C'est la raison pour laquelle, je veux te guider dans la bonne direction. Je sais que tu es une bonne fille et que tu n'oublieras pas les conseils que je te donne aujourd'hui.

Cet entretien ne s'est pas terminé sans laisser à Huguette quelques inquiétudes, car elle ressentait un sentiment de méfiance vis-à-vis de Jules. Évidemment, elle assumait convenablement son rôle. Et, elle est bien placée pour donner de judicieux conseils à Jasmine. Il faut aussi dire, qu'elle aime profondément sa sœur c'est pourquoi elle veille jalousement sur elle avec une sollicitude quasi maternelle.

À la toute fin de l'après-midi, les nuages glissaient et s'éloignaient les uns des autres. Le soleil qui venait de se dégager à travers les nuages, poursuivait son parcours vers l'occident. À mesure qu'il déclinait, l'astre du jour projetait obliquement ses rayons tamisés sur le paysage. Tandis que la nature se préparait à ce repos bien mérité, l'heure du souper arriva. À table, dans la salle à manger, les discussions étaient particulièrement intéressantes. Gai et entraîné, ils prirent tous plaisir à discuter de ce qui s'était passé dans la journée. Après le souper, les Florin et leurs invités sortirent pour faire une douce promenade dans les environs. Tout en se promenant, ils admirèrent silencieusement les dernières lueurs du soleil couchant qui enveloppait progressivement le paysage d'un châle de pourpre liseré d'or. Des deux côtés de la rue, les bouquets aux teintes ardentes des lauriers, des jasmins, des magnolias en fleur, des haies qui encerclent les maisons du voisinage, exhalaient un doux et pénétrant parfum porté très loin par le vent. Grisé par la beauté du paysage et la douceur de la brise tiède et parfumée, ils éprouvèrent une grande sensation de satisfaction et de sérénité.

Après le coucher du soleil, à l'heure où l'aurore se change en noirceur et que souffle le vent frais du soir, ils s'assirent sur la véranda pour prendre une bonne tisane à la menthe fraîche. Les lucioles papillotaient comme des étincelles et les rossignols donnaient un concert mélodieux comme un orchestre symphonique. Attiré par la lumière de la véranda, les papillons nocturnes se mirent à exécuter une danse frénétique sous les chants des criquets et des grillons. Et tout d'un coup, c'était comme s'il y avait une fête grandiose dans la sphère céleste et que tous les astres s'étaient parés de leur plus beaux appareils pour festoyer. Le ciel revêtit son majestueux manteau d'un bleu profond et velouté parsemé de milliers d'étoiles qui scintillaient dans le firmament comme des diamants. C'était un spectacle éblouissant ! En vérité, je vous le dis : rien n'est plus grandiose à l'œil humain qu'un ciel étoilé.

Tout en sirotant leur tisane, à la menthe fraîche, qui les enveloppait de son

doux parfum, une brise légère et agréable leur caressait doucement la peau. Ils passèrent la soirée à causer, à plaisanter, à rire et à se raconter des histoires. Puis, peu à peu, les occupants des maisons se préparèrent pour aller au pays du sommeil sans trop se préoccuper du lendemain. Et, graduellement, les lueurs vacillantes des lampes à gaz qui éclairaient les maisons pâlirent puis s'éteignirent l'une après l'autre. C'est ainsi que s'acheva cette magnifique journée à la campagne.

### Les amoureux

Le lendemain, de grand matin, Jasmine alla à la rivière car elle avait à faire une masse de lessive. En arrivant à son endroit de prédilection, elle déposa son énorme baluchon de linge. Après avoir séparé les couleurs, elle remplit une grande cuvette d'eau et mouilla une pile de vêtements. Ensuite, elle

s'assit sur une grosse roche et à l'aide d'un pain de savon elle savonna et frotta énergiquement et inlassablement en prenant tout son temps ; car pour elle le linge doit être impeccablement propre et le blanc immaculé.

Après le déjeuner, comme convenu, Jules alla à la rencontre de Jasmine avec allégresse. Il descendit, en sifflant, la route étroite qui serpente la rive. Soudain, à sa grande joie, il la voit de loin assise sous un gros arbre au bord de la rivière. Au même moment, en l'apercevant, un sourire se dessina sur le visage de Jasmine.

— Cela ne te dérange pas si je me joins à toi n'est-ce pas ?

— Tu ne me déranges pas du tout, bien au contraire, tu me tiendras compagnie. Reste aussi longtemps que tu le souhaites et cause de tout ce qui te plaît. Que dirais-tu si tu t'asseyais à ton aise sur cette grosse roche ?

Il accepta volontiers l'invitation et s'assit confortablement sur la roche. Afin de se mettre à l'aise, il se déchaussa et enleva ses chaussettes. Une fois bien installé, il allongea languissamment ses pieds dans la rivière en regardant couler l'eau entre ses orteils. Puis, il ramassa une poignée de petits cailloux et se mit à les lancer en les regardant faire des ricochets à la surface de la rivière.

C'était une jolie matinée. Il faisait un temps doux et agréable. Çà et là, des petits cirrus aux formes crépelées dansaient dans le ciel. Réchauffé par les rayons d'un soleil charmant, l'air tiède et doux s'était égayé par le chant des tourterelles qui roucoulaient joyeusement dans les branches des arbres. La rivière était calme et reposante, son eau était si lisse et si claire qu'on voyait les cailloux qui tapissait le fond.

De temps en temps, Jules regardait longtemps et attentivement tout autour. On aurait dit que ses yeux cherchaient les traces du passé. A mesure qu'il regardait et qu'il reconnaissait tout ce qui se trouvait aux alentours, la satisfaction se voyait sur son visage. Tout l'enchantait, tout l'exaltait, tout le rappelait son enfance. Et tandis que son esprit vagabondait à la recherche de ce temps passé, son regard distrait suivait machinalement le cours de la rivière.

Au bout d'un moment, il jeta sur Jasmine un regard pénétrant examinant chacun de ses traits. Pendant qu'il la regardait, il devint triste tout à coup car

il s'est aperçu que la chaîne n'était plus à son cou. En un instant, le sourire qui s'était dessiné sur son visage disparut. Il paraissait tout décontenancé et tout peiné. Il changea de posture, tourna la tête de côté et d'autre ; et, d'un air désenchanté, il lui demanda la raison.

Comprenant par l'expression qui se peignait sur son visage tout ce qui se passait en lui, Jasmine lui adressa un sourire embarrassé ; et, avec un certain malaise elle lui expliqua tout ce qui s'était passé la veille entre Huguette et elle. Pour le rassurer, elle lui dit qu'elle garde la chaîne dans la poche de sa robe pendant le jour et la place sous son oreiller durant la nuit.

En entendant cela, Jules lui dit en souriant :

— Quelle merveilleuse idée ! Il faut bien que tu agisses de la manière qu'elle préconise. Alors, pensant que j'exerce sur toi une mauvaise influence, Huguette a légitimement douté de mes intentions. Et toi, non seulement tu es intervenu en ma faveur, tu t'es porté garant de moi. A la bonne heure ! Définitivement, elle veille sur toi et te garde sous ses ailes protectrices comme une mère poule qui protège ses poussins.

— En effet, depuis ma plus tendre enfance, elle n'a jamais eu qu'un désir me protéger comme si elle était ma mère. C'est ce qu'elle fait d'ailleurs. Depuis ma toute petite enfance, elle veille sur moi et me témoigne une grande tendresse maternelle.

— Elle a un très grand mérite puisqu'elle t'octroie une douce tendresse de grande sœur.

Tandis qu'elle continuait sa besogne, ils se mirent à bavarder discutant en toute simplicité des souvenirs inoubliables de leur enfance. Un courant d'intimité faisait renaître entre ces deux amis retrouvés cette familiarité qui demeure entre compagnons de jeux. Ils se sentaient heureux d'avoir renoué les liens du passé que ni le temps ni la distance ni la différence de leur rang n'avaient altéré.

— Que c'est bon de se retrouver ici ! Quel plaisir de vie ! dit Jules.

— Effectivement, c'est une excellente chose que nous soyons ici. J'ai toujours aimé cet endroit depuis que j'étais toute petite. Je viens souvent ici pour laver, pour me baigner, pour me détendre un peu et même pour méditer.

J'aime m'asseoir sous ce grand arbre parce que son ombre est bonne. Te rappelles-tu lorsque toi, Julie et moi venions jouer ici les dimanches après-midi ?

— Bien sûr ! Comment pourrai-je oublier ses beaux jours !

— Ah ! Les beaux dimanches de notre enfance !

— Oui, ces jours de notre enfance ! Tout était radieux, les plaisirs étaient si simples, chaque jour était extraordinaire. Nous menions une existence sans contrainte, une vie de facilité. Avec insouciance et gaieté nous jouions, riions et passions la majeure partie de notre temps à explorer et avoir du plaisir. C'était l'époque des amusements !

— Comme tu dis vrai ! C'est un temps si doux et si charmant que celui de l'enfance. C'est un temps synonyme de réjouissances. La vie était tellement merveilleuse lorsque nous étions enfant. Nous avions le temps de jouir de tous les plaisirs qu'offraient nos sens. C'était l'époque des bouffonneries et des songeries. Justement, nous nous asseyons ici et ton imagination t'entraînait. Tu regardais la rivière, avec de grands yeux, dans l'espoir de voir une sirène émerger de l'eau. Julie se moquait de toi et riait aux éclats.

Revoyant par la pensée la scène de la rivière qui à chaque seconde se gravait plus profondément en lui, il resta muet et rêveur. Il sourit ironiquement et se dit en lui-même : Je l'ai finalement vu la sirène après tout !

— Pourquoi souris-tu mystérieusement ?

— Parce que je suis si content d'être ici, répondit-il sournoisement.

— Moi, tout autant ! dit-elle, en souriant avec un accent de naïveté. Puis elle ajouta, te rappelles-tu la chanson que nous chantions souvent ?

Tout en fredonnant l'air, les souvenirs frayaient leur voie dans le cœur de Jules. Soudainement, ses yeux s'animent d'un éclat fabuleux et il dit :

— Je me souviens de tout ! Lorsque tu chantais cette chanson, en chœur avec Julie, tu la chantais avec tellement de chaleur et de passion que ça me donnait la chair de poule. Sais-tu ce qui me ferait très plaisir ?

— Quoi donc ?

— Que tu me la chantes.

Elle se mit à chanter avec chaleur et passion la chanson qui faisait jaillir le charme de sa voix de sirène pleine de douceur. A mesure qu'elle chantait, il était transporté d'admiration et l'écoutait avec une béatitude silencieuse. Le son de sa voix d'une suavité exquise faisait vibrer tous les fibres de son être.

— Bravo ! Bravo ! Bis ! Bis !

— Tu veux vraiment m'entendre chanter à nouveau ?

— Certainement, ta voix est si belle et mélodieuse je serai charmé de t'entendre encore et encore !

Elle sourit timidement, et dit :

— Merci pour le compliment ! Mais je la chanterais seulement si tu m'accompagnes.

Et ils chantèrent la chanson mariant merveilleusement leur voix qui retentissait dans les environs.

Les minutes et les heures s'écoulaient gaiement. Après avoir bien savonné et bien frotté, à l'aide d'un battoir, elle bat infatigablement les vêtements. Ensuite, elle les rince une première et une deuxième fois afin d'enlever les résidus du savon. Et pour rendre le blanc plus étincelant, elle dilua de l'indigo dans l'eau et rinça encore une troisième fois.

Ensuite, aidé de Jules, elle alluma un feu et versa un peu d'eau dans une casserole dans laquelle elle ajouta une poignée de farine de manioc. Après avoir brassé la préparation, elle plaça la casserole sur le feu en brassant constamment à l'aide d'une cuillère en bois jusqu'à ce que le mélange nappe le dos de la cuillère. Elle retira la casserole du feu, et laissa refroidir la préparation qu'elle utilisa pour empeser les chemises. Lorsqu'elle eut fini, de ses mains crispées d'être resté trop longtemps dans l'eau, elle mit tous ses soins à installer le mieux possible les vêtements pour les assécher.

Puis, elle apprêta un frugal repas composé de riz aux gombauts et de hareng

saur, d'une salade de cresson et d'avocat d'eau nappé d'une petite vinaigrette à l'huile d'olive, de jus de citron vert et des échalotes hachées finement et pour le dessert, des graines de grenade dans un coulis de jus de citron vert et de sucre brun.

Une fois la dégustation terminée, elle ramassa les vêtements secs. Elle se mit donc à les plier avec cette ardeur qu'elle met à tout ce qu'elle fait. Jules lui proposa de l'aider, mais ne perdant pas de vue un seul de ses mouvements et remarquant avec quelle minutie elle pliait les vêtements, il dit :

— Tu fais tout avec une adresse et une délicatesse infinie. Ce matin encore, j'admiraient les arrangements floraux un peu partout dans la maison ils sont absolument magnifiques ! Tu es merveilleusement adroite et soigneuse.

— Je te remercie vraiment de ta sollicitude.

Quelques heures déjà s'étaient écoulées. Maintenant que Jasmine a terminé son lavage, cette tâche accomplie, c'est le temps de retourner à la maison. Elle a encore tant à faire.

— Quand donc te verrais-je ? Demain j'espère !

— Demain, je ne peux pas.

— Pourquoi, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je voudrais bien, mais c'est véritablement impossible car il y a beaucoup à faire durant la semaine. Il y a le ménage, le repassage, le reprisage, et j'en passe.

— Mais comment arrives-tu à faire tout ça ?

— Bien qu'il ait une foule de chose à faire, avec une bonne organisation on arrive à s'occuper de tout.

— Tu es vraiment une femme extraordinaire ! Tu travailles continuellement sans te lasser comme si tes forces étaient inépuisables. Et tu accomplis tous ces travaux avec zèle et empressement.

— Je te remercie pour le compliment. Je suis très touchée de voir que



quelqu'un apprécie mon dur travail.

— Dis-moi donc, quand est-ce que nous pourrions nous revoir !

— Je suis libre seulement les dimanches après-midi. Mais, dimanche prochain je ne pourrai pas.

— Comment ça, dimanche prochain tu ne pourras pas ?

— J'avais prévu d'aller dans la petite maison dans les bois, où vivait Grand-mère. Je mets à profit le temps qui s'offre à moi les dimanches pour lire, étudier et broder. Je me suis mis immédiatement à lire le livre que tu m'as offert. J'étais tellement fascinée par ce que je lisais que je ne n'arrivais pas à poser le livre.

— À la bonne heure ! Je suis si heureux qu'il te plaise.

— J'aime bien me retrouver là-bas, c'est ma retraite. Tout n'est que paix et tranquillité, il y règne un calme céleste. De plus, ça me rappelle le temps où Grand-mère vivait encore.

— Passer des heures entières à lire, étudier et broder dans cet endroit si charmant ; c'est un merveilleux passe-temps. Je me rappelle de cette charmante petite maison de campagne. C'est une petite merveille nichée dans la clairière, comme une oasis au beau milieu du bois. C'est la raison pour laquelle on la surnommait 'La petite maison dans les bois.' Julie et moi nous t'accompagnions si souvent lorsque tu apportais des petits gâteaux à ta grand-mère. C'était toujours une grande joie quand on y allait.

Je me souviens très bien de ta grand-mère. Elle était adorable ! C'était une petite bonne femme pleine de vie avec les yeux vifs et un visage brillant de santé. Sa chevelure, poivre et sel, était toujours attaché en beigne en arrière de sa tête. Durant la semaine, elle portait une robe en calicot de couleur sable et un tablier à carreaux jaune et blanc. Les dimanches et les jours de fête, pour se rendre aux offices, elle portait sa robe de percale bleue et ses souliers de peau noirs. Elle s'enveloppait d'un châle blanc et se couvrait la tête d'une mantille en dentelle blanche. Elle était encore très belle et faisait sensation à la sortie de l'église ; si bien que les jeunes l'avaient surnommé 'la vieille coquette.'

— Hé, bien ! Je suis tout à fait ahurie de voir jusqu'à quel point tu te rappelles d'elle.

— Comment ne pas se rappeler d'une personne comme elle. Tout le monde l'aimait ! Elle est une des personnes remarquables dont j'ai gardé un agréable souvenir. Elle était toujours de bonne humeur, toujours souriante, polie, douce, bonne et charitable. Elle rendait service à tous ceux qui en demandaient. Et, elle était toujours prête à offrir un toit, chaleur et gîte aux moins fortunés qu'elle recevait magnifiquement. Plusieurs personnes faisaient l'éloge de sa manière de vivre. Les gens étaient toujours la bienvenue dans sa charmante petite maison coiffée d'un toit de chaume entre cour et jardin entouré d'une clôture en piquets.

Te rappelles-tu, sur le chemin du retour nous jouions à cache-cache dans les bois d'alentour. Nous avons même installé une balançoire entre deux arbres. J'ai tellement hâte de revoir ce coin si charmant. Alors, j'irais te rejoindre là-bas dimanche prochain !

— Je ne crois pas que c'est une bonne idée. Ça risque d'être très mal perçu.

— Personne ne le saura pourtant.

— Tout vient à se savoir ! Ma réponse est négative et sans appel !

— Mais, qu'est-ce qui t'arrives ? Pourquoi prends-tu cet air paniqué ?

— Je ne panique pas ! Mieux vaut que tu ne viennes pas me rejoindre là-bas !

— Je n'ai nullement l'intention de te faire du mal voyons !

— Je regrette, mais, il est totalement hors de question que tu viennes me retrouver là-bas ! Mais enfin, tu ne te rends pas compte que nous ne sommes plus des enfants. Tu es, maintenant, un homme et moi une femme.

— Je le sais bien, que nous ne sommes plus des enfants. Je ne suis tout de même pas inconscient. Qu'y a-t-il, tu n'as pas confiance en moi ?

— Bien sûr que oui voyons ! Aurais-tu oublié les convenances ?

— Tu as tout à fait raison. Je te demande pardon ! C'est tout simplement que je n'y ai pas pensé sur le coup. Tu sais que j'ai une grande estime pour toi, je ne voudrais pas t'offenser encore moins te faire du tort. N'en sois-pas vexé.

— Je ne suis pas vexée !

— En réalité, il s'agit d'une toquade il ne faut pas en faire un drame. A quoi ça nous sert de nous chamailler tous les deux et de nous faire de la peine ? Faisons la paix, tu veux bien ?

Elle sourit nerveusement et dit : Je suis désolée de t'avoir fait culpabiliser.

Une fois le malentendu dissipé, Jules était visiblement plus détendu. Il s'exclama :

— Je suis si heureux que cet incident n'a pas terni ce bon moment que nous venons de passer ensemble. Le plaisir que j'ai à te voir m'est si cher que pour rien au monde, je ne voudrais le perdre. Promets-moi que je te verrai dimanche après-midi, quelques instants, avant que tu rentres.

— Bon d'accord, à dimanche prochain.

Voilà déjà une semaine depuis que l'incident a eu lieu entre Jules et Jasmine. Pour les vacanciers, la semaine s'est écoulée joyeusement. Dimanche après-midi, pendant que les plus vieux discutaient tranquillement, comme convenu Jules et Jasmine se rencontrèrent pour aller se baguenauder. Il avait hâte de la revoir et se promener avec elle au bord de la rivière comme par le passé. En la voyant, il dit :

— Je veux m'excuser encore pour ce qui s'est passé la semaine dernière. J'avoue que c'était tout à fait injustifié.

— Tu es tout à fait excusé ; l'incident fut vite oublié. N'en parlons plus.

Ils suivirent, doucement, le cours de la rivière qui baignait ses rivages en murmurant. Sur la berge, les roseaux ondulaient au gré d'une brise rafraîchissante. L'eau lisse miroitait au soleil et renvoyait l'image des arbres comme un miroir. De ravissantes fleurs, aux couleurs éclatantes et aux parfums exquis, embaumaient l'air de leur douce fragrance. Une profusion de papillons agrémentait leur promenade de leur vol animé. Le bruissement

des feuilles agitées par le vent et le chant des oiseaux formaient un concert apaisant. Poursuivant leur promenade, ils discutèrent à cœur ouvert riant et bavardant sur les sujets les plus insignifiants. Tout en marchant lentement, ils observèrent attentivement tout ce qui se passait autour d'eux : des chevaux broutaient paisiblement en balançant leur longue queue pour éloigner les mouches, des porcs et leurs porcelets, avec leur queue en tirebouchon, prenaient inlassablement un bain de boue, des chèvres broutaient voracement et des vaches couchées çà et là rumaient mollement dans l'herbe.

Au bout d'un certain temps, bien qu'elle aurait aimé continuer la promenade se rappelant les recommandations de sa sœur, elle se ressaisit et dit :

— Le soleil est prêt de se coucher, il me faut partir.

— Merci pour la balade, c'était une très belle promenade.

— Je suis heureuse d'avoir pu t'être agréable.

— Alors, à dimanche prochain !

— À dimanche prochain !

À mesure que le temps passait, il découvrit tellement de belles qualités chez elle qu'il comprit très vite qu'elle était une perle rare. Rien d'étonnant à cela, car Jasmine était d'une nature calme et généreuse avec un cœur d'or. Elle était douce et affable, toujours avec un sourire aimable. Plus il la voyait, plus il avait envie de la voir ; il était fasciné par elle. Il subissait fortement l'attraction de son irrésistible charme. Cette puissante force l'attirait constamment vers elle.

Après chacune de leur promenade, les ondes de plaisir propagée par elle ne le quittait pas. Tout en revivant par la pensée les moments passés avec elle, il se perdait en mille conjectures :

— Je me demande si, depuis que l'on s'est revue, elle pense à moi comme je pense à elle. Peut-être que non, car je la trouve distante parfois. Pourtant, elle me montre son amitié comme par le passé. Il se peut qu'elle éprouve seulement de l'amitié. Mais j'aimerais tellement tisser de nouveaux liens avec elle. Et si elle était éprise d'un autre, je serai tellement attristé et

contrarié. Je sens en elle une certaine hésitation. Il se peut qu'elle soit amoureuse à son tour, mais qu'elle déguise ses sentiments parce qu'elle n'ose pas le montrer. Elle se retient sûrement, pensant que cela pourrait lui créer des difficultés. Je crois que c'est la raison de son hésitation. Ah ! Je l'aime tellement ! J'aimerais bien qu'elle me voue un amour réciproque. Je désire vivement qu'elle m'aime comme je l'aime.

Un dimanche après-midi, en allant à la rencontre de Jasmine, Jules eut la délicate attention de lui apporter une brassée de fleurs de jasmins fraîchement cueilli. En la voyant dans sa robe du dimanche, il fut frappé par sa beauté. Il s'approcha lentement d'elle avec un regard passionné et dit :

— Ces fleurs sont pour toi ! Quand je les ai vu, elles me faisaient tellement penser à toi que je les ai cueillis.

— Des fleurs de jasmins, ce sont mes fleurs préférées !

— Rien d'étonnant à cela puisque c'est la fleur dont tu portes le nom. Ce qui te convient parfaitement d'ailleurs, parce que tu es belle, pure, fraîche et parfumé comme une fleur de jasmin !

Pendant un moment, il resta silencieux à la regarder. Puis, il lui dit combien il l'aime et admire sa beauté. À mesure qu'il lui faisait la cour, ça se voyait qu'il lui faisait de l'effet. Il y avait dans ses yeux une telle expression de plaisir, qu'on dirait que ce qu'il disait avait une saveur nouvelle dont elle commençait à y prendre goût. Tandis qu'elle l'écoutait parler, le ton romantique et la douceur de sa voix, la séduction et la beauté de ses paroles frayaient lentement mais sûrement un chemin vers son cœur. Et pendant qu'elle écoutait les charmantes choses qu'il lui disait, avec une béatitude silencieuse et profonde, 'L'AMOUR' avait pénétré son cœur malgré elle. Soudainement, sous la trop forte pression de cette force puissante et dominante, son cœur se détacha de son cocon et déploya tout grand ses ailes comme un papillon et vola au-devant de celui de son amoureux afin d'unir son amour au sien. Et pendant un instant, on aurait dit qu'elle se désaltérait à ses lèvres car la satisfaction se voyait sur son visage. Ses yeux, aux éclats passionnés, pétillaient de mille feux ce qui la rendait encore bien plus jolie. Subitement, il l'a dévoré d'un regard ardent et envoutant. Et, dans un élan saisissant, il se pencha vers elle pour l'embrasser. Mais, quelque envie qu'elle eut de l'embrasser, elle s'esquiva. Et d'une voix troublée par l'émotion, elle dit nerveusement :

— Je dois rentrer maintenant !

Voyant qu'une terreur mêlée d'affection se peignait sur son visage, il dit :

— Je sens en toi une hésitation mêlée d'une crainte. Mais, que crains-tu ? Y a-t-il quelqu'un d'autre ?

— Mais non voyons !

Ne voulant pas entraver les choses en cherchant à les accélérer, il dit :

— Alors, à dimanche prochain ! Je compterai les secondes, les minutes, les heures et les jours avec impatience car je suis habité par un besoin irrésistible de te voir.

— À dimanche prochain ! dit-elle en souriant timidement.

Jules s'éloigna, fier et triomphant, et rentra chez lui d'un pied léger et joyeux.

Quant à Jasmine, elle éprouvait une sensation étrange. C'était comme si Jules était devenu tout d'un coup plus séduisant. Avant cet après-midi là, elle n'avait pas fait particulièrement attention à lui ; ou du moins, elle ne le voyait pas de cette manière. En fait, ce qui sautait aux yeux lorsqu'on regardait Jules c'était qu'il avait fier allure. C'était un très beau jeune homme, grand, fort et musclé, extrêmement séduisant. Ses gestes étaient toujours gracieux. Il était bien éduqué et très distingué. Il était avenant et toujours souriant, d'une courtoisie extraordinaire. On comprend dès lors, que finalement Jasmine ait succombé malgré elle à son charme. Sans vouloir tout d'abord en convenir, elle comprit à ce moment-là qu'elle était tombée sous le charme de ce jeune homme qu'elle avait jusqu'à présent considérée comme un ami. Elle ne lui a jamais venu à l'idée qu'elle tomberait amoureuse de lui. Pourtant, elle vit son cœur occupé avant même de se douter qu'il était envahi. C'est ainsi que petit à petit, un nouveau besoin se fit sentir au fond de son cœur. Elle sentit grandir en elle le désir de le voir et de lui parler plus longtemps. C'était à prévoir, n'est-ce pas ?

Par ses facultés aigues d'observatrice, Édith avait compris qu'il y avait anguilles sous roche. Ne pouvant fermer les yeux sur ce qui se passait, elle

estima de son devoir de parler à Jasmine. Tout en fixant son regard pénétrant et inquiet sur sa fille, elle dit :

— Tu as les yeux brillants d'une jeune femme amoureuse Jasmine !

— En voilà une idée !

— L'œil d'une mère ne se trompe jamais ma fille. Tu es belle et bien amoureuse !

— Ah, ah, ah !

— Tu ris ! Pourtant, il n'y a pas de quoi rire. Hélas ! Ma fille, tu marches vers un abîme. Depuis que tu as revu ce jeune homme, tu n'es plus la même.

— Il n'y a rien entre Jules et moi.

— Le fait qu'il papillonne autour de toi comme un Roméo ne me dit rien qui vaille ! Les jeunes personnes de sexe opposé sont comme le feu et la gazoline ; lorsqu'ils se retrouvent trop proche de l'un de l'autre et qu'ils atteignent le point de non-retour, ils s'enflamment et ça devient très vite incontrôlable. Bien souvent, malheureusement, c'est l'incendie. Oui, la catastrophe !

— Entre Jules et moi, il n'y aura pas d'incendie qui mène à la catastrophe.

— Il n'y a pas si longtemps, je t'ai tenu sur mes genoux ; et hier encore, tu jouais à la poupée. Tu es encore jeune mon enfant. Ton cœur t'égare. Crois-moi ma fille, l'amour est une des émotions le plus surprenant et le plus puissant qui soit. En ma connaissance, personne n'a pu le maîtriser. Lorsqu'il se fait sentir, il peut être extrêmement difficile d'y résister car on ne peut plus raisonner lucidement ni juger sainement. Et si l'on fait un faux pas, une chose est sûre et certaine : l'envers de la médaille est amer comme du fiel. Tout ceux qui ont ignoré ce fait, soit par manque d'expérience ou par inadvertance, se sont infligés beaucoup de douleurs. Mon enfant, sois sur tes gardes et prend garde à ce jeune homme. Je connais les désirs des jeunes gens. Pour la plupart d'entre eux, l'amour n'est qu'un jeu. Il jouera avec toi comme on fait avec une poupée. Et après, les premiers enivres des premières émotions, il ne se souviendra même plus de ton nom ; ce sera comme si tu n'avais jamais existé. Ne te fais pas le joujou de cet homme ma

filles.

Jasmine rétorqua en disant :

— Jules est tout à fait différent. Il a beaucoup d'affection pour moi et me traite avec bonté, respect et dignité.

— Je vois bien que ton cœur te trompe. Il a beau avoir de l'affection pour toi, cela ne change rien à la situation. Il faut que tu gardes à l'esprit que nous ne sommes pas à la cheville du pied de ces gens-là. Il faut accepter l'évidence : toi et lui vivront pour toujours dans deux mondes totalement opposés, car vous êtes aux deux extrémités de l'échelle sociale. Même s'il te traite avec bonté comme tu le dis, cela ne te permet pas d'entrer dans le groupe de ses intimes. Tu ne peux pas abroger les normes de la société sans subir les conséquences. À trop vouloir le fréquenter tu risques de graves ennuis. Je n'aimerais pas que tu te berces d'illusion, mais ce n'est rien qu'un beau mirage, rien d'autre qu'une vague chimère, rien qu'une projection qui se dissipera faisant place à une réalité brutale. Cette histoire d'amour est incompatible avec ta situation ma fille : un poisson ne peut se lier d'alliance avec un oiseau. Sa famille n'acceptera jamais une telle mésalliance. Pour ma part, je crois que cette relation entre vous deux ne présage rien de bon. Ça ne peut que susciter qu'une multitude d'ennuis. Tout cela risque de te conduire vers une situation sans issue. Ce serait catastrophique ! Réfléchis aux conséquences. Tu ne devrais pas perdre de vue, que la moindre imprudence de ta part pourrait avoir de graves répercussions pour nous tous. Pense également à la peine que tu feras à ton père.

— Je regrette maman si je vous ai causé quelques soucis que ce soit ; je suis vraiment désolée !

— Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai un mauvais pressentiment. Je veux te mettre en garde afin d'éviter un malheur. J'espère de tout cœur que tu discernes la pertinence de cet avertissement.

— Rassurez-vous maman, tout est pour le mieux !

Ceci mis fin à l'entretien entre Jasmine et sa mère. Malgré tout, cette dernière n'était pas de tout repos car un obscur mais sûre intuition lui disait que Jasmine succombera inévitablement sous le charme de Jules et que les choses risqueraient de mal tourner pour elle. Édith cherche à protéger sa fille



en la mettant en garde contre certains dangers ce qui est tout à fait normal. Mais, au final, c'est à Jasmine de choisir si elle tiendra compte des recommandations de sa mère afin d'éviter de graves ennuis. Obéira-t-elle aux instigations de cette dernière ? C'est ce que nous verrons ! Du moins, espérons qu'elle mettra en pratique les conseils avisés qu'elle lui a donné.





